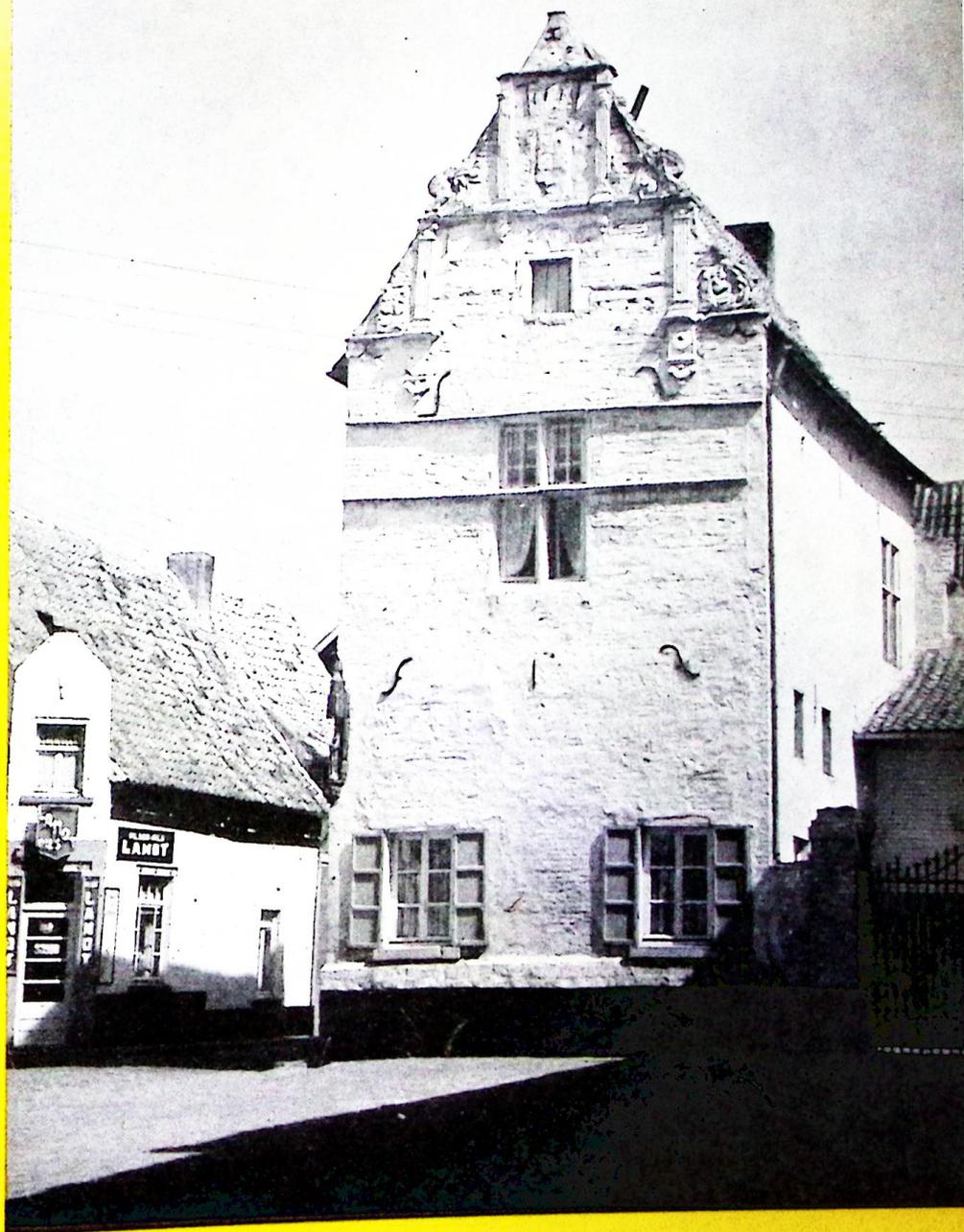


63/3

Mars 1963
N° 3
mensuel



Brabant

Tourisme.



L'hôtel de ville de Léau, un curieux édifice qui allie au souvenir de l'art ogival la volonté de suivre le grand mouvement de la Renaissance.

Fédération Touristique de la Province de Brabant

A.S.B.L.

4, RUE SAINT-JEAN
BRUXELLES 1

TEL. 13 07 50

PRIX DU NUMERO : 10 F

COTISATION : 80 F

C.C.P. 3857.76

Bureaux ouverts de 8 h 30 à 17 h 30

SOMMAIRE

- Léau... endormie dans son passé, par *Emile Poumon* ... p. 1
- La vie quotidienne à Bruxelles sous le régime hollandais, par *George Winterbeek* ... p. 8
- Mes mille et un Bruxelles, par *Louis Quiévreux* ... p. 13
- Au Karreveld : Mary Dambiermont, par *Robert Goffaux* ... p. 21
- Soirées du Tourisme, par *Yves Boyen* ... p. 26
- Midis du Tourisme, par *Yves Boyen* ... p. 29
- Ce qu'est la liberté, par *Lucie Van Caster* ... p. 32
- Bruxelles ma ville, par *Geneviève C. Hemeleers* ... p. 34

Les textes publiés n'engagent
que la responsabilité de leurs auteurs.
Les manuscrits ne sont pas rendus.

NOTRE COUVERTURE :

Sur la place de Léau, voici la « Spiegelhuis » au pignon curieusement orné et qui possède une jolie chapelle votive.

*Petites villes
brabançonnnes*

LEAU...

ENDORMIE DANS SON PASSÉ

L'EAU, en flamand Zoutleeuw (il est très utile de le savoir, mérite la ferveur enthousiaste que les amateurs d'art, les écrivains et les artistes lui ont depuis longtemps accordée. Elle le mérite tant par la beauté et la richesse de ses monuments que par l'atmosphère paisible et sereine qui y règne. D'où qu'il vienne, le voyageur s'étonne toujours de passer aussi rapidement des champs verdoyants de la Hesbaye finissante au milieu de monuments imposants d'une cité opulente aujourd'hui endormie dans son riche passé.

Sur sa quiète grand'place, quadrilatère irrégulier aux pavés disjoints sertis d'herbe folle, se sont rassemblés une collégiale ogivale remarquable et un hôtel de ville tout en gracieuseté qu'avoisinent les anciennes halles des marchands. En toile de fond une maison fort ancienne (1571) rayée de pierre, chaulée de frais comme il s'en trouve beaucoup dans la petite ville. Elle porte un nom curieux « Helespieghel », miroir de l'enfer si je ne m'abuse. Dans un autre angle de la place une fontaine dressée là en 1762. Plus loin une rivièrette nonchalante, la petite Gette, s'étire au travers de la localité. Auparavant elle actionnait plusieurs moulins.

UNE POSITION-CLE BRABANÇONNE

Jadis les meuniers, tout comme les foulons et les tisseurs d'ailleurs, participaient activement à l'essor économique de la cité. Au Moyen Age cependant, Léau tirait surtout profit de sa position-clé aux confins du Brabant et de la Principauté de Liège sur l'une des seules routes les reliant. Les alentours très marécageux facilitaient l'organisation du système défensif et rendaient la place forte quasi inexpugnable. Les Liégeois s'en emparèrent néanmoins en 1213 et les Français le 4 mai 1678. Un de leurs officiers nommé La Bretèche nous a laissé le récit de ces opérations.



Le bel ensemble architectural constitué par l'Hôtel de Ville (avec son perron, à gauche) et la Gendarmerie (les anciennes halles) à laquelle s'accroche hélas une médiocre bâtisse moderne.

Les ducs de Brabant, on s'en doute un peu, marquèrent toujours le plus vif intérêt pour Léau. Dès 1106 Godefroid le Barbu lui accordait le rang de bonne ville. Trois quarts de siècle plus tard Godefroid III céda le château et la ville à son fils Henri I^{er} à l'occasion de son mariage et pour qu'ils viennent y habiter. Une foire y était organisée régulièrement à la suite d'un privilège remis en 1213. Un béguinage bien peuplé s'était installé au nord-ouest de la cité. Une table du Saint-Esprit, l'une des plus anciennes du pays, venait en aide aux miséreux dès 1243.

Bref, Léau est alors en plein essor. Quelques années plus tard, cinq exactement, est composée et ornementée ici une imposante Bible en trois volumes, l'une des pièces maîtresses de l'époque, conser-

vée de nos jours au grand séminaire de Liège. Elle est enrichie de belles lettrines historiées d'un dessin très ferme et d'un coloris excellent. Ce manuscrit important fut réalisé au scriptorium du couvent des chanoines réguliers du Val des Ecoliers établi ici en 1225 par une partie de la communauté liégeoise du même ordre qui y avait essaimé. Une mystique originaire de l'endroit, Ide de Léau, dirigea vers la même époque un scriptorium à l'abbaye de la Ramée à Jauchelette.

Selon la tradition saint Remacle aurait bâti le premier sanctuaire de Léau aux environs de 657. Cette église, reconstruite par la suite et dédiée à saint Sulpice, se trouvait hors des murs et occupa le rang de paroisse mère jusqu'en 1235, année où elle dut céder son titre à la nouvelle église établie à la

place d'une chapelle dédiée à saint Léonard. Commencée par le chœur quatre années auparavant elle ne s'acheva qu'en 1308 et à cette occasion un chapitre séculier y fut établi.

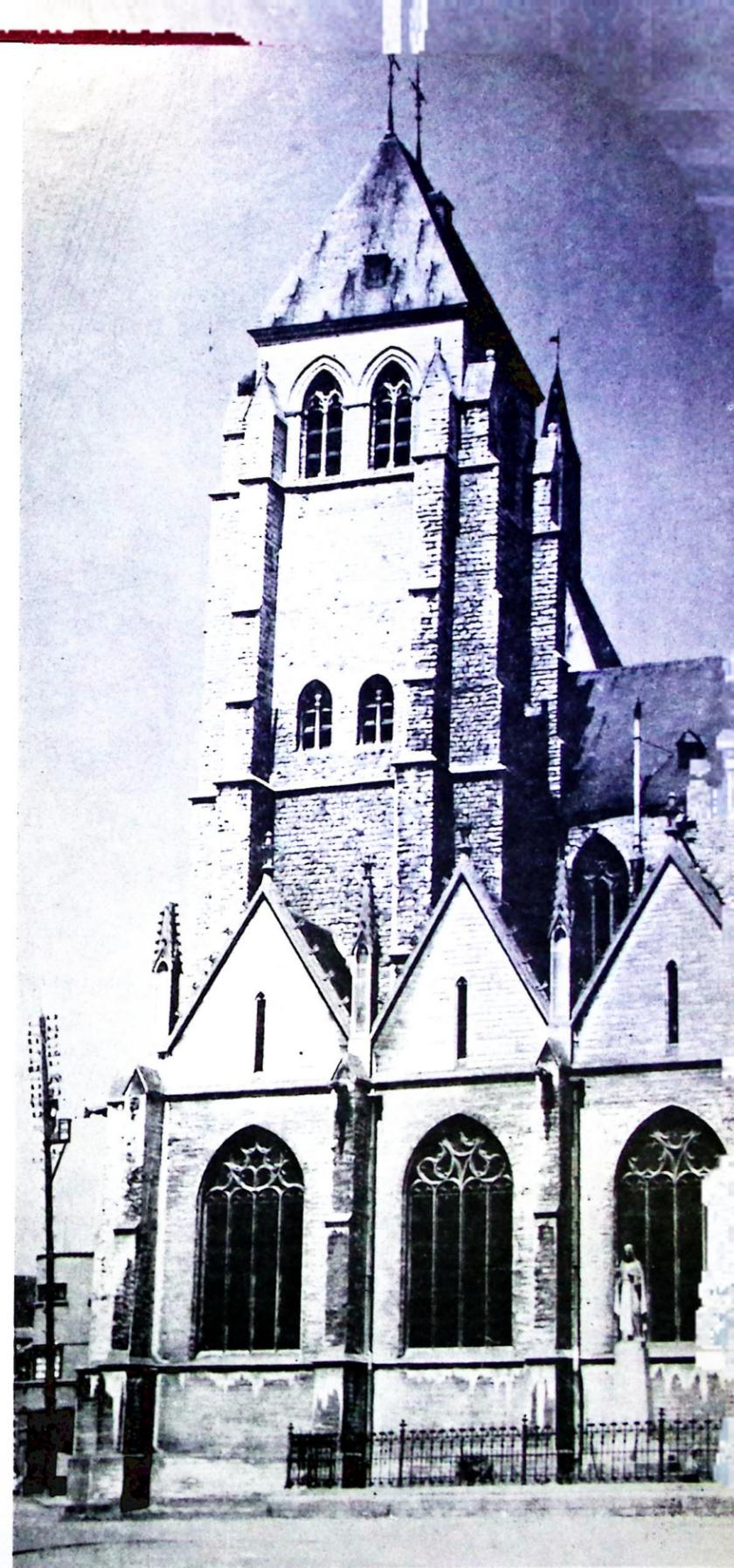
Le commerce continue à se développer au cours du XIV^e siècle surtout ceux du blé, du sel, du hareng et du charbon de terre. Léau devient un point de relais fixe pour les marchands et les convois reliant Bruxelles et Anvers aux villes rhénanes. L'activité artistique se déploiera davantage au cours du siècle suivant. Une chambre de rhétorique prend son essor tandis qu'on continue à meubler somptueusement la collégiale. Les voyageurs étrangers viennent visiter Léau.

Guicciardin note à propos de Lewe : « On fait encore forte bière si excellente qu'elle surpasse la bonté de plusieurs espèces de vins, et en telle quantité qu'on en envoie presque partout ». Des formes comme Lewis (1139) et Leeuw (1235) font place en 1632 à Sout-Leew et même à Leeuw-Saint-Léonard en 1842 ! Ce mot Leeuw, Lewe, signifiant tumulus selon Vincent.

UN BIJOU RENAISSANCE

Au moment où le célèbre voyageur Florentin nous parlait de Léau la ville venait d'achever l'érection d'un nouvel hôtel de ville où l'influence florentine, précisément, se manifeste. C'est l'un des rares édifices du règne de Charles Quint qui nous ont été conservés.

C'est en 1526 que Léau décida de s'enrichir d'une nouvelle Maison de Ville digne de son rang. Elle s'adressa pour cela à un architecte malinois mal précisé mais qui semble bien être Rombaut de l'illustre lignée des Keldermans. Commencée en 1530 elle était achevée cinq années plus tard. En 1537, l'entrepreneur malinois Jean Casseloy dresse l'élégant perron. Cette construction très soignée de plan rectangulaire relève du style renaissance avec persistance d'éléments purement gothiques. Cinq fenêtres hautes à remplage gothique coupées de meneaux de pierre éclairent le premier étage. Les arcs surbaissés reposent sur des colonnettes à petits chapiteaux décorés de feuillages. Au rez-de-chaussée deux baies de l'espèce encadrent de chaque côté la porte d'entrée ogivale surmontée d'un entablement où, dans



L'église Saint-Léonard mérite largement son titre de véritable musée de l'art chrétien !



Un autre aspect de l'église Saint-Léonard qui nous montre un clocher bulbeux, une tour forte et une tourelle fuselée. Le clocheton est de 1530 — le carillon qui le garnit a des cloches millésimées 1533, 1633 et 1825. Faut-il parler des façades modernisées et défigurées qui avoisinent l'église ?

des niches, s'abritent des statues de saint Léonard, de la Vierge et de saint Sulpice.

On accède à l'édifice par un perron à deux rampes. Au centre se lisent les armes de Charles Quint et sa devise « Plus outre ». L'édifice est couronné d'une balustrade trilobée et d'un pignon triangulaire à gradins interrompu par de petites tourelles prismatiques. Une décoration semblable existe aux pignons latéraux. A l'intérieur une salle réunit divers souvenirs de la chambre de rhétorique (voir notre couverture II).

L'hôtel de ville est flanqué à sa gauche d'une tour d'abord carrée puis octogonale de briques zébrée de pierres blanches. A sa droite s'accoste un bâtiment parallélépipédique d'architecture plus simple et plus ancien (\pm 1500) en briques agrémenté de pierres de taille, de pignons en escalier et de lucarnes à la partie haute de la toiture. Il s'agit de l'ancienne halle occupée de nos jours par la gendarmerie. Ces halles se révélèrent fort utiles jusqu'au début du XVIII^e siècle. Elles n'eurent plus autant d'importance par la suite. En effet le siège des Alliés en 1705 porta un coup définitif à l'essor économique de la ville. Joint à l'ensablement de la rivière et au dépla-

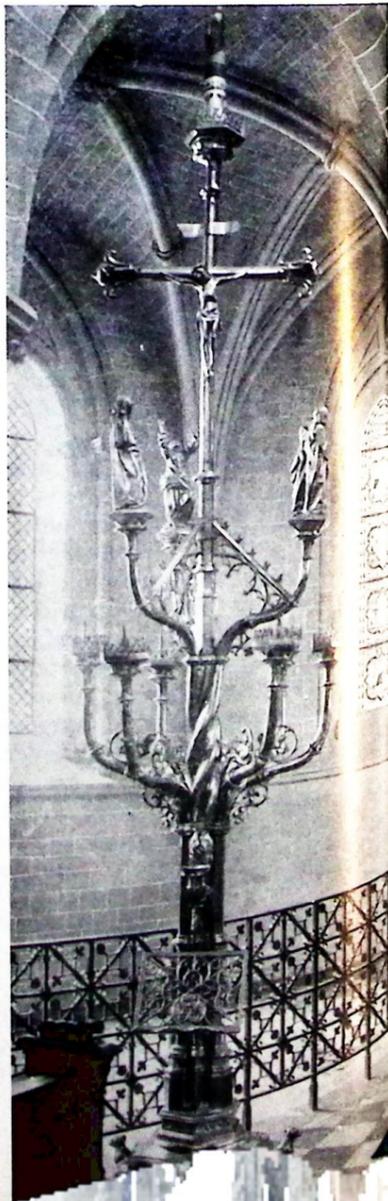
cement plus au sud de la grande voie de communication il explique la modestie actuelle de ce bourg de deux mille âmes voué à l'agriculture. Pour augmenter les terres labourables on a même asséché le vaste et romantique lac de 150 hectares, profond et poissonneux qui, s'il existait encore, serait un atout de premier ordre dans la valorisation touristique de la région. La ville tire néanmoins profit de ses riches monuments. On n'est plus au temps où un visiteur célèbre, Victor Hugo, qui y vint le 2 octobre 1864, écrivait : « On n'y passe jamais ».

UN MUSEE DE L'ART CHRETIEN

Ce titre St-Léonard le mérite par son riche et remarquable mobilier ancien. L'architecture même de l'édifice offre également un intérêt tout particulier. Commencée en 1231 par le chœur elle s'acheva dès 1308 par les tours de façade. Construite en calcaire de Gobertange et en quartzite d'Overlaer elle se présentait à l'origine selon un plan très simple en croix latine. Elle se compliqua du XIV^e au XVI^e siècle par l'adjonction d'une série de constructions additives. On ajouta des chapelles à pignons triangulaires aménagées entre les contreforts très saillants des bas côtés. En 1442 on ajouta une chapelle dédiée spécialement à saint Léonard (actuellement la sacristie) à la droite du chœur. On lui accola une salle pour le chapitre, charmant édifice flamboyant à décor d'arcatures recoupées et aux galbes en accolade garnis de pinnacles.

Mathieu de Layers, l'architecte de l'Hôtel de Ville de Louvain, donna les plans de la chapelle Saint-Léonard

Cet extraordinaire chandelier pascal est l'œuvre de Renier van Thienen (1482 - 1483), forte influence de Roger van der Weyden.



La Vierge au pied de la Croix.



Saint Jean au pied de la Croix.



Marie-Madeleine.

TROIS DETAILS DU CHANDELIER PASCAL

dont nous avons parlé plus haut et d'un baptistère édifié à gauche du chœur en 1452 mais reconstruit en 1511.

La nef, de la fin du XIII^e siècle, compte trois étages. Elle ne fut voûtée d'ogives qu'en 1520. Elle est séparée des bas-côtés, d'une élévation moitié moindre, par de hautes colonnes. A cette nef de quatre travées succède un transept comprenant une travée trapézoïdale et deux travées par croisillon. Quant au chœur il se compose d'une travée et d'une abside pentapartite qu'entoure un déambulatoire dépourvu de chapelles.

En élévation il ne comprend pas moins de quatre étages. Des colonnes reliées par des arcs en tiers point supportent une sorte de tribune qu'éclairent d'autres arcs en tiers point groupés par deux. Le troisième étage est occupé par un faux triforium formé

d'arcatures portées par des colonnettes accouplées. Les grandes baies de l'étage supérieur appartiennent au XIV^e siècle. Le chœur constitue un excellent morceau d'architecture.

Deux tours se dressent en façade sur les bas-côtés. Seule la méridionale est achevée. La partie centrale de cette façade occidentale est une muraille pourvue d'un porche renaissance exécuté par Halemans en 1551, porche que surmonte une large verrière à meneaux. Lorsqu'il dirigea la restauration en 1861 l'architecte Dumont respecta le clocher bulbeux qui se dresse à la croisée depuis 1530 mais on le démolit en 1923 pour le rétablir trois ans plus tard.

La sculpture est particulièrement bien représentée ici. Outre le Christ roman du XII^e siècle, l'œuvre la plus ancienne, on appréciera comme il se doit le Calvaire en bois de l'arc triomphal exécuté par le sculp-



Aigle de Léau, XV^e siècle.

Ici, l'oiseau a une sorte de bec de perroquet, mais il convient de tenir note du fait qu'une cassure a probablement été mal réparée.

teur Guillaume Van Goelen en 1454 et la Vierge souriante à double face (1415), richement polychromée en 1533, qu'il convient de rapprocher d'une œuvre similaire conservée à Nuremberg. Au croisillon gauche la tourelle du Saint Sacrement en pierres d'Avesnes est une œuvre justement renommée. C'est le chevalier Martin van Wilre, seigneur d'Oplinter et son épouse qui le commandèrent en 1582 à Corneille Floris de Vriendt à qui ils payèrent six cents florins carolus. Les donateurs reposent à proximité. Il n'entre pas dans nos intentions d'inventorier ici toutes les œuvres remarquables conservées à St-Léonard. Quelques mentions s'imposent. C'est le cas des retables tant peints que sculptés. A ce dernier groupe appartient celui du bras droit du transept exécuté en 1478 qui raconte la vie de cet abbé de Nobliae, patron des prisonniers et de la paroisse dont une statue ancienne (\pm 1300) occupe la niche centrale du retable.

La chapelle de sainte Anne servait aux rhétoriciens dont on lit encore la devise et l'emblème sur la muraille. La vie de la grand'mère du Sauveur est racontée par un retable tardif (1565) enrichi en 1624 de volets peints représentant l'Annonciation et la Visitation. Parmi les triptyques peints remarquons plus

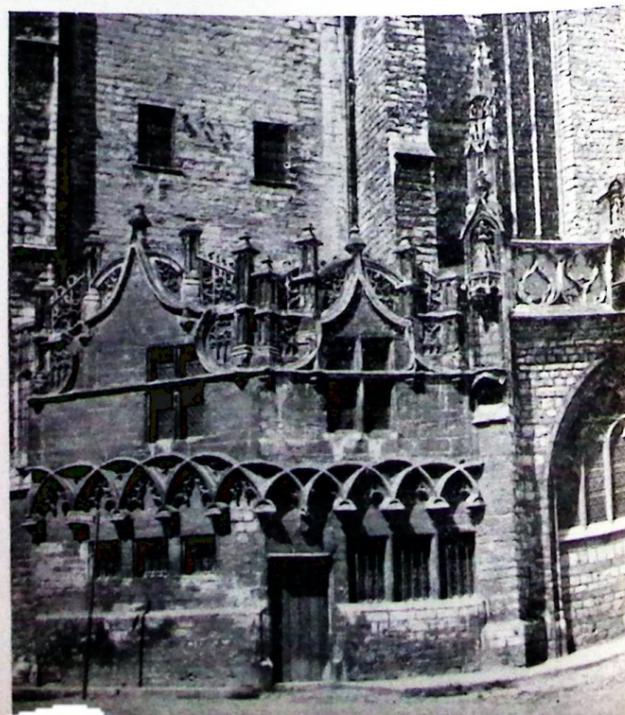
spécialement celui attribué à Michel Coxie au transept droit et un autre représentant les sept douleurs du Christ, œuvre de Frans Floris (le frère de Corneille) au bras opposé du transept. Une fresque du XV^e siècle à la sacristie, évoque le jugement dernier.

Les dinanderies sont tout aussi remarquables. Au chœur le chandelier pascal est une pièce unique de plus de 5,50 m de haut pesant 900 kilos (1482, œuvre d'un dinandier bruxellois, Van Thienen). Notons de plus un bénitier en laiton (1468), un lutrin en cuivre massif (XV^e siècle), des fonts baptismaux en laiton avec potence gothique. Au trésor, outre d'anciennes orfèvreries des XV^e et XVI^e siècles on remarquera une piscide ornée d'émaux de Limoges (XIII^e siècle) et un ornement reliégeois portant le double aigle de Maximilien d'Autriche.

D'AUTRES RICHESSES

Léau se trouve à proximité de deux villes d'art qui méritent une visite attentive : Saint-Trond et Tirlemont. Vers Tirlemont la route traverse les vieux villages de Drieslinter et d'Oplinter. L'église Ste-Geneviève d'Oplinter est la plus intéressante. On la bâtit tout au long du XIV^e siècle en finissant par le chœur rectangulaire, long de deux travées, à chevet pentapartite. Les trois nefs d'égale hauteur, dispositif rare en Brabant à l'époque, sont partagées en quatre travées. La tour carrée qui se dresse à l'occident n'a été couronnée d'une flèche qu'en 1710. Au milieu du XVI^e siècle on accola à la droite du chœur

Détail architectural gothique de l'église Saint-Léonard.



une chapelle dédiée à sainte Geneviève dont le pèlerinage est très suivi depuis le XIII^e siècle. Une autre chapelle semblable vouée à la Vierge voit le jour à l'opposé au début du XVI^e siècle. Des deux porches latéraux aménagés à ce faux transept le méridional apparaît comme le plus orné. On remarquera la grande croix polychromée du XIII^e siècle appendue à l'arc triomphal et de nombreuses statues gothiques et baroques.

A *Hakendover* trois vierges nobles furent, vers 690, les héroïnes de plusieurs miracles advenus en ce lieu. Ils nous sont racontés sur le remarquable retable en chêne sculpté, chef-d'œuvre de la sculpture brabançonne attribué à un certain maître Denis (\pm 1430), comportant treize scènes. L'église St-Sau-

veur est un édifice dont la construction s'étale du XI^e au XVI^e siècle. Près de l'église une aubépine rappelle la légende de l'origine du village.

Non loin de la gare de *Grimde* subsistent trois tumuli gallo-romains du second siècle et une chapelle « Notre Dame ten Steen », ancienne léproserie de St-Maur fondée en 1331, ayant un portail baroque (1693). L'église St-Pierre abrite les dépouilles de cent quarante soldats belges tombés dans un combat qui eut lieu non loin d'ici le 18 août 1914. C'est un édifice essentiellement roman (X^e et XII^e siècle) auquel on ajouta un transept gothique au XIV^e siècle.

Grimde est déjà un faubourg de Tirlemont, ville des plus accueillantes aux touristes.

Emile POUMON.

Léau fut florissante au temps où drapiers et lombards s'affairaient le long des quais de la Petite-Gèthe.



La vie quotidienne à

BRUXELLES

sous le régime hollandais

I. — LE DECOR.

Dans sa Notice sur l'Origine et les Accroissements de la Ville de Bruxelles, parue en 1826, Marchal s'exprime en ces termes : « J'ajouterai à ce que j'ai dit sur la Ville de Bruxelles, qu'elle doit son rétablissement parmi les capitales de l'Europe, au Souverain qui nous gouverne, à ce Roi laborieux, qui met toute sa gloire à descendre volontairement à la portée de ses peuples, comme s'il n'était que le premier magistrat d'une république. La prospérité la plus grande et les bénédictions de nos enfants seront le résultat d'une aussi rare générosité. L'histoire qui juge les monarques avec impartialité, dira aux générations à venir que le meilleur citoyen des Pays-Bas fut le Roi ».

Quatre années plus tard, le « meilleur citoyen du Pays-Bas », est proprement expulsé des provinces belges et Bruxelles s'appête à goûter les premiers plaisirs amers de l'Indépendance. L'histoire, en toute impartialité, s'est permis de juger déjà.

Que de chemin parcouru en quinze ans ! Proclamé souverain du nouveau Royaume des Pays-Bas après la chute de Napoléon, Guillaume de Nassau, prince d'Orange, fait son entrée dans Bruxelles au milieu d'une foule en délire, le 30 mai 1815. Ce jour-là, la capitale manifeste bruyamment sa joie d'accueillir son nouveau Roi, d'abord par désir sincère de lui offrir le spectacle de sujets loyaux et dévoués, ensuite, par tradition. La ville, en effet, possède une longue habitude des renversements de régime et elle n'en est pas à une Joyeuse Entrée près. Donc, Bruxelles fait bien les choses et, en franchissant la porte de Laeken, ex-porte Napoléon, future porte Guillaume, décorée à son intention, le prince d'Orange ne se doute certes pas que ses troupes en désordre la franchiront au pas de course, en sens inverse, quinze ans plus tard.

La Porte Guillaume
et le restaurant
des Champs-Élysées en 1825.
(Dessin de Madou.)



Hôtel des États Généraux.
(Basset — 1830.)

Telle est la destinée des grands de ce monde, et leur gloire présente n'est jamais garante du lendemain.

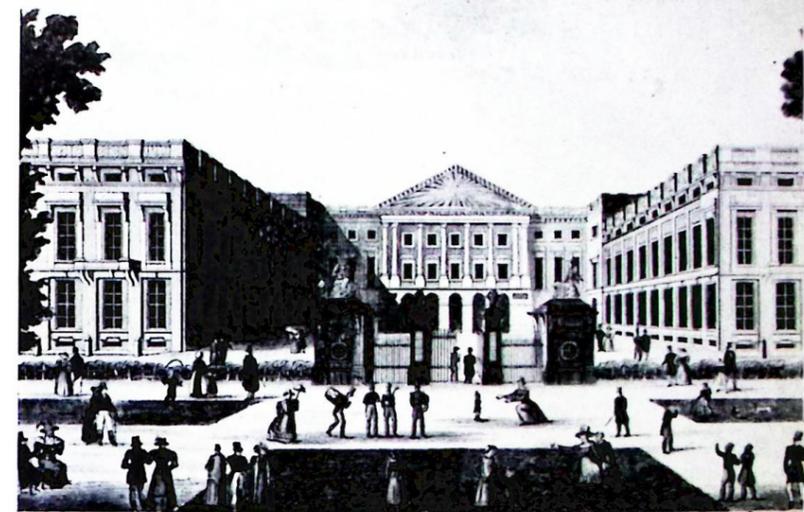
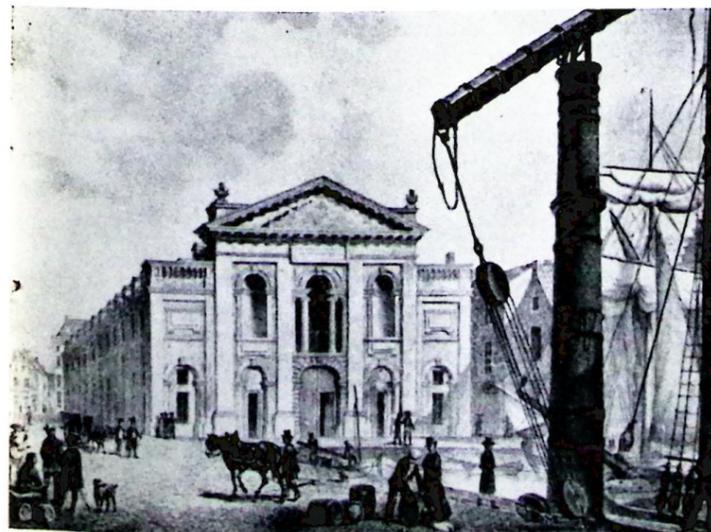
Depuis que la Belgique a été réunie à la Hollande pour ne plus former qu'un seul royaume, Bruxelles est le siège des chambres nationales ou États-Généraux, privilège qu'elle partage chaque année, alternativement, avec la ville de La Haye. La première des chambres représente la noblesse et le clergé, la seconde, le peuple. En 1816, le Gouvernement de la Province de Brabant méridional se trouve rue de l'Orangerie, entre la rue de Louvain et la rue Ducale. Plus tard il sera transféré rue du Chêne, au numéro 1430. Le Gouvernement Militaire siège rue des Chartreux, puis rue de Ruysbroeck et le Commandant de Place, rue de Ligne puis rue Sainte-Anne. Néanmoins, malgré cette « occupation » hollandaise, Bruxelles a conservé le système administratif que la République a instauré récemment. C'est ainsi que la ville est divisée en quatre arrondissements de justice de paix, divisés eux-mêmes en deux sections de police :

Premier arrondissement :

1. Section des Sablons,
2. Section de Terre-Neuve;

Deuxième Arrondissement :

3. Section du Marché-aux-Grains,
4. Section du Canal;



Troisième arrondissement :

5. Section de la Monnaie,
6. Section de la Fontaine Bleue;

Quatrième arrondissement :

7. Section du Parc,
8. Section du Centre.

La Fontaine Bleue qui donne son nom à la section 6 se trouvait Montagne de Sion, elle-même située entre la courte rue Neuve et le coin de la rue de Schaerbeek et de la rue des Sables.

Selon le Guide des Etrangers, édité chez Wahlen, rue de l'Evêque, Bruxelles compte, en 1816, 282 rues. Outre celles-ci, une soixantaine de culs-de-sac abritent nombre de familles peu aisées. Depuis peu, on leur préfère le terme d'« impasse », « mot plus élégant que Voltaire a proposé de substituer au mot cul-de-sac, et qui est déjà adopté dans beaucoup de quartiers de Paris et d'autres lieux » (Colin de Plancy). A Bruxelles cependant, il n'y en a que deux ou trois à qui l'on ait déjà donné le nom d'impasse : l'impasse de la Préfecture, l'impasse Royale, l'impasse de la Savonnerie de Couteau, rue Rempart des Moines. Plusieurs seront percés pour devenir des rues. C'est la raison pour laquelle certaines rues gardent le nom de culs-de-sac tandis que certains culs-de-sac sont mystérieusement appelés rues : rue du Châssis, rue aux Potages, etc. Ici, le pittoresque est roi et si certaines de ces venelles portent bien leur nom, d'autres, au contraire, ont des consonances ironiques, tel ce cul-de-sac aux Ecus, dans la rue des Six-Jetons, qui n'est qu'une mauvaise

Vue de l'Entrepôt.

(Dessin de Courtois — Photo : G. Winterbeek.)

Une vue du Palais Royal.
(Basset ± 1830.)



VUE DU PALAIS ROYAL À BRUXELLES.

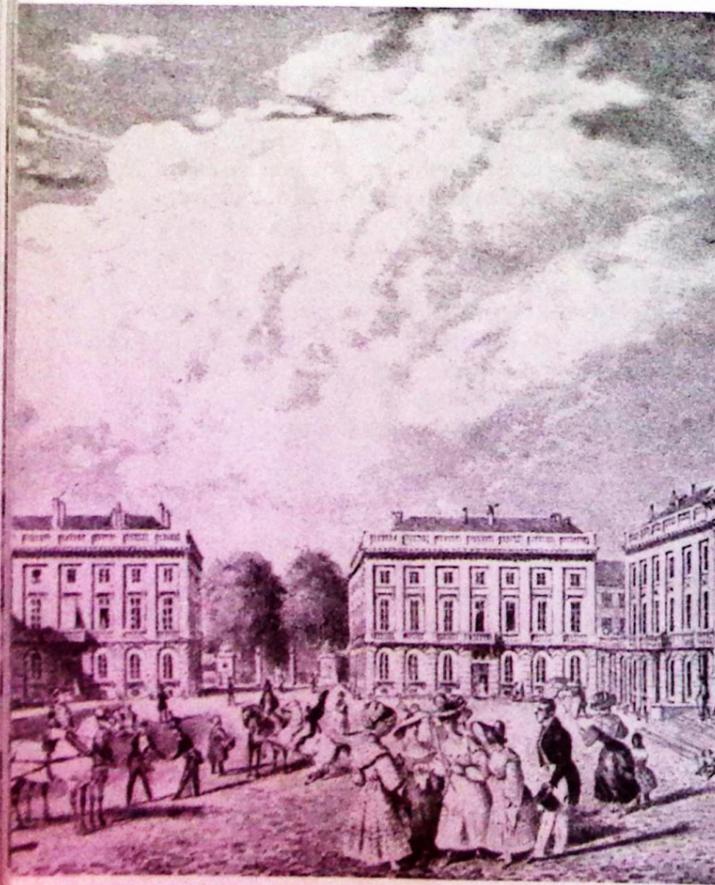
Les proportions des bâtiments de la place Royale sont d'un classicisme pur.
(Fac-simile d'une ancienne gravure vers 1830.)

impasse habitée par des familles nécessiteuses. Les allées, aussi, sont nombreuses. Il s'agit en réalité de longs culs-de-sac étroits que les Bruxellois appellent « gangen ». On y accède généralement par une porte que l'on ferme la nuit, chaque ménage en possédant la clé.

En 1826, Bruxelles compte 95 de ces allées dont les plus célèbres sont l'Allée des Minimes, autrefois occupée exclusivement par des filles publiques; l'Allée-aux-Gaufres, dans la rue Notre-Dame-aux-Neiges, guinguette où l'on vient danser aux jours de fêtes; l'Allée du Jardin d'Idalie; l'Allée de Fontainebleau et l'Allée-aux-Hiboux où l'on vient également déguster des gaufres de Bruxelles et s'adonner aux joies du tir à l'arc.

Les « cours », espaces communs où logent plusieurs ménages et que l'on ferme aussi durant la nuit, sont au nombre de seize. La cour du Bataillon Carré, dans la rue aux Choux, la cour du Petit Pot, dans la rue Notre-Dame-aux-Neiges et celle de la rue de l'Étoile, au Sablon, sont les plus pittoresques.

Toujours à cette époque, Bruxelles possède 17 passages, 19 places, 16 marchés, 15 quais, 27 ponts situés sur la Senne et sur le canal. Trois de ces derniers sont des ponts tournants. Les autres n'ont rien de remarquable sauf peut-être le Pont du Chantier qui s'ouvre en ciseaux. On note également: 2 aqueducs à égouts (au Grand Béguinage et Quai-des-Poissonniers), 4 bassins pour recevoir les bateaux (de l'Entrepôt, de Sainte-Catherine, au Fumier et du Chantier), 10 rues appelées montagnes, 23 fontaines, 6 puits, 5 écluses, 7 moulins à eau, 4 moulins à vent, 14 églises, 2 chapelles et 1 synagogue. Celle-ci est située rue aux Choux, près la place Saint-Michel.



alors que précédemment elle se trouvait à l'angle de la rue des Sols et de la rue des Douze-Apôtres. Enfin, 81 pompes à eau subviennent aux besoins de la population. Il ne faut pas les confondre avec les pompes à incendie réparties dans les différents quartiers de la ville : à la caserne des Pompiers, à l'Hôtel de Ville, au Musée, à l'Hôpital Saint-Pierre, à la caserne Sainte-Elisabeth, au Mes-bac, à l'Hôpital Saint-Jean, à l'hôtel d'Arenberg, à l'hôtel d'Ursel, à la Banque, chez le Bourgmestre et aux Bégards.

Quel est à présent l'aspect de la cité proprement dite ? Selon Colin de Plancy, « cette ville a la forme d'une poire ». Le circuit de son enceinte est de deux lieues de France. Sa longueur, de la porte de Laeken à la porte de Hal, est de 1600 toises; sa largeur, de la porte de Louvain à la porte de Flandre, d'environ 1200 toises.

Depuis 1818, la régence, qui vient de remplacer l'ancien conseil municipal, a le souci d'entourer Bruxelles de boulevards. à la grande joie des habitants qui voient leur ville se transformer agréablement. La double avenue d'arbres qui en occupe le centre constituera une magnifique promenade qui viendra s'ajouter aux deux autres : l'Allée Verte et le Parc. En 1827, ces boulevards sont achevés depuis la porte de Hal jusqu'au Canal.

De leur côté, les chaussées qui mènent à Bruxelles sont considérées comme les plus belles du genre. Généralement bordées d'arbres, elles sont d'agréables lieux de promenades et l'on se plaît à remarquer que les larges et beaux pavés qui les recouvrent sont entretenus régulièrement.

Place et église de la Chapelle.
(Dessin de Madou — Photo : G. Winterbeek.)



Le Palais de Justice (terminé en 1824).
(Dessin de Madou — Photo : G. Winterbeek.)

A l'intérieur de la cité, des balayeurs ont pour mission d'entretenir les places publiques dans un parfait état de propreté. Des tombereaux transportent les immondices vers la fosse-au-fumier — le mest-bac — situé au rempart du Rivage d'où ils vont engraisser les campagnes de la Hollande. L'entretien des rues est laissé aux Bruxellois eux-mêmes, chaque habitant étant tenu d'enlever tous les matins les boues qui se forment devant sa porte.

Le 24 août 1819, date anniversaire de la naissance du roi Guillaume, restera longtemps gravée dans la mémoire des Bruxellois. Ce jour-là, l'on procède au premier essai d'éclairage au gaz, mode appelé à remplacer les fumeuses lumières à huile. La rue Neuve entière ainsi que la place de la Monnaie sont garnies des nouveaux réverbères et l'on a même élevé un obélisque lumineux surmonté d'un gigantesque W, chiffre du Roi. L'essai est concluant et bientôt les tuyaux de gaz parviendront jusqu'à la cime de la rue de Namur, point le plus élevé de la ville, ainsi qu'à la porte de Hal, le lieu le plus éloigné du gazomètre situé à proximité de l'endroit où la Senne quitte Bruxelles.

En 1820, la ville est dotée de 886 réverbères à l'huile comprenant 2.195 lumières et 98 réverbères au gaz comprenant 266 lumières, soit 984 réverbères avec 2.491 lumières. Par mesure d'économie, cependant, la ville n'est pas éclairée les jours de lune. Les critiques à l'égard d'un éclairage public que la population juge insuffisant sont nombreuses. Voici comment s'exprime « Le Belge », dans son édition du 1^{er} janvier 1825 : « Si nous sommes, comme on le prétend, dans le siècle de la lumière, il était impossible de s'en apercevoir, ce matin, à Bruxelles; pas une seule lanterne n'était allumée et l'obscurité était si

complète, à 6 heures, qu'on était obligé de marcher en tâtonnant avec sa canne, son parapluie ou ses mains. Les passants se heurtaient à chaque instant ou tombaient sur les tas d'immondices qui sont au milieu des rues. Nous avons déjà signalé cette insouciance de la police; elle peut donner lieu aux plus graves accidents. On répondra, nous le savons, que les entrepreneurs ne sont pas tenus à éclairer, lorsque la lune est sur l'horizon; mais quand cet astre est tellement ofusqué par les nuages que sa lumière ne peut arriver jusqu'à nous, n'est-il pas du devoir de l'administration d'ordonner des mesures propres à empêcher les citoyens de se casser le cou, lorsque leurs occupations les forcent à sortir de chez eux de bon matin ».

La nuit, les rues sont désertes. A onze heures et demie d'ailleurs, la cloche du soir rappelle aux habitants qu'il est temps de faire retraite. Les tenanciers d'estaminet qui contreviennent à la règle se voient frappés d'amendes sévères. Néanmoins, les jours de la naissance du Roi, de carnaval, de grande kermesse et de quelques autres fêtes, cette cloche reste muette. Alors, Bruxelles boit toute la nuit (1).

Aux jours de deuil, les morts sont dirigés vers l'un des trois cimetières situés hors de la ville : le premier, au-delà de la porte de Hal, le second au-delà de la porte de Flandre, le troisième, le plus important, au-delà de la porte

Paysans et bourgeois bruxellois vers 1820.

(Photo : G. Winterbeek.)



Fontaine de Steenpoorte.
(Photo : G. Winterbeek.)

de Louvain. C'est à Joseph II que Bruxelles doit d'avoir vu disparaître les anciens cimetières qui entouraient chaque église de paroisse. En 1785, en effet, l'empereur avait mis fin à ces funestes habitudes qui voulaient que l'on inhumât le peuple en ville, les nobles et les riches dans les églises, les soldats et les hérétiques sur les bords de la Senne, tout en jetant les suicidés et les exécutés à la voierie, pour la pâture des chiens !

Là où s'élevaient jadis ces champs de repos, s'étendent à présent des places publiques.

Le chiffre de la population varie sans cesse. Des quelque 110.000 habitants que compte Bruxelles en 1794, il n'en reste que 65.000 dans les premières années du XIX^e siècle. Par la suite, une recrudescence se manifeste et l'on revient à environ cent mille vers 1927.

Georges WINTERBEEK.

(A suivre.)

(1) Il faudra attendre l'année 1856 pour assister à l'abolition de l'antique cloche de retraite, le bourgeois Charles de Brouckère ayant fait observer que cet usage était anormal dans une capitale. En général, fera-t-il remarquer, ceux auxquels elle doit servir d'avertissement ne l'entendent pas et elle est parfois une cause de trouble pour ceux qui désirent le repos. Grâce à cette mesure, la Ville réalisera annuellement une économie de 700 francs, montant du traitement des sonneurs.

Mes mille et un Bruxelles

Images d'un coteau espagnol

COMBIEN de temps la Marolle (1) survivra-t-elle aux bouleversements dont Bruxelles est la victime ? La voici déjà, non point agonisante, mais frappée des premiers signes d'une ankylose précédant la disparition. Tout d'abord, entendons-nous sur la signification exacte du mot « Marolle ». Si aucune explication indiscutable n'a, jusqu'à présent, été fournie, sur l'étymologie du mot (Sœurs « Maroilles » ou Apostolines, quartier des « Marruleros » ou enjôleurs, nom qui aurait été donné par les Espagnols), tout au moins pouvons-nous fixer les limites du quartier. La chose est nécessaire, puisque les mots « Marolle » et « Marollien » sont employés souvent à tort, par exemple, lorsqu'un journal, parlant du Vieux Marché, le situe dans la Marolle ou qu'un autre, rendant compte de noces d'or rue Blaes, les décrit comme étant des réjouissances marolliennes.

(1) « La Marolle » et non « Les Marolles », car, dans ce quartier, c'est le singulier qui est employé.



Le monument à la « Gloire de la Marolle » rue Wynants photographié dans l'atelier du sculpteur Wolf en 1933.
(Photo Duquenne.)

Non ! La Marolle formait autrefois une paroisse dont les limites s'inscrivaient entre le côté droit de la rue Haute (en venant de la Porte de Hal), le milieu de la rue du Temple, la rue des Minimes, la place Poelaert et le boulevard de Waterloo.

Quartier extrêmement curieux puisqu'il contenait des hôtels patriciens et des ruelles sordides, des jardins bourgeois et des impasses si mal famées que la police n'osait y pénétrer. Dans la procession de la kermesse d'El Blad se voyaient des représentants de l'aristocratie de la rue aux Laines et du boulevard de Waterloo, côte à côte avec des colporteuses de la rue du Faucon et des ouvriers de l'impasse de la Porte Rouge. « El Blad » (« El » prononcé avec un « e » muet) rappelait l'existence de la rue des Feuilles (De Bloëstroët), disparue lors de l'édification du monstre de Poelaert. Le marollien ou langage de la Marolle était un mélange de flamand et de wallon; il ne faut pas le confondre avec le jargon

La chorale des Sans-Nom à l'inauguration du monument à la Marolle.
(Coll. L. Quiévreux.)





Cet admirable crayon de W. Delsaux, montrant la rue de la Samaritaine parut dans « Le Diable au Corps » en 1894. Sous le titre « Les vieilles rues à Bruxelles, la nuit », Delsaux écrivait : « Dans la rue de la Samaritaine, les débits de boissons, dans de très singulières maisons, laissent passer par leurs fenêtres de minces filets de lumière et des chansons lamentables. Les pauvres sortent des impasses et des cours et lentement, tristement, vont aux minables boutiques, prendre les provisions. La tristesse règne, intense, et la misère suinte des seuils et des portes.

(Collection L. Quiévreux.)

Reprenons notre route vers la Chapelle, par la rue Haute. La « Groëssestroët » — rue Notre-Dame-de-Grâces —, où Toone VI eut son théâtre de « poechenelles », a disparu à moitié, tandis que plus loin, dans la rue de la Porte-Rouge, des buildings ont remplacé d'anciennes constructions. Le cabaret de la Porte-Rouge est désert; la maison inoccupée — classée pour sa beauté — attend sa restauration. Pieter Bruegel l'habita-t-il ainsi qu'en fait foi une inscription lapidaire ornée d'une palette? Tous les historiens ne sont pas d'accord. Il est grand temps qu'on rende à cette habitation la grâce et le charme que plusieurs siècles ne sont pas parvenus à effacer.

La rue Christine — elle aussi eut sa scène de marionnettes — est encore intacte, de même que sa voisine, la rue du Temple, limite septentrionale de la Marolle. Plus loin, les rues des Chandeliers, de la Samaritaine et des Pigeons ont conservé leur aspect coutumier.

République de la Marolle, Commune Libre de la Marolle — il règne encore, sur le coteau espagnol, et plus particulièrement dans son cœur qui est la rue Montserrat, un esprit frondeur et rebelle, un air de rouspétance.

Nous l'avons vu : on n'y accepte pas les dénominations officielles. L'impasse Defuisseau se dit « De Breim », nom donné également à un bataillon carré de la rue aux Laines, vers le « Coin Perdu », à cause des grilles qui les protègent. Quant à la rue Montserrat elle n'est pas appelée autrement que « Op de Marolle » (Sur la Marolle). Le détail est absolument précis. Il veut dire que si un Marollien explique qu'il habite « sur la Marolle » c'est de la rue Montserrat qu'il s'agit et non d'une autre rue. Pourquoi? Un examen minutieux d'une série de plans anciens de Bruxelles m'a donné la clef de cette bizarre acrobatie dialectale. Le 27 février 1689, on posait, au coin de la rue des Sabots (actuelle rue Wynants) et de la rue Montserrat la première pierre d'une chapelle, dite église des Marolles, et qui fut vendue comme bien national en 1799, pour être convertie en habitations, disparues depuis lors.

A côté de cette chapelle se trouvait un jardin allant jusqu'à la rue aux Laines. Les plans de Maillet (an VII), de de la Rue (1782), de Covens et Mortier, indiquent l'emplacement de ce sanctuaire.

Ainsi donc, depuis la désaffectation de la chapelle — c'est-à-dire depuis 163 ans —, le peuple n'a cessé d'en garder le souvenir oral en conservant son nom à la rue Montserrat.

Le plus renversant est qu'il n'existe pas à Bruxelles, une « rue de la Marolle »!

La « Kermesse d'El Blad » ou de la Marolle est morte ou à peu près, elle qui fut si vivante, si pétillante! Le « Coin Perdu », situé près de la morgue de l'hôpital Saint-Pierre est désert. La rue des Prêtres (De Poëpestroët) est devenue aussi calme qu'une venelle provinciale. La rue Haute a perdu toutes ses salles de danses. On lui a enlevé, malencontreusement, le pignon à gradins du célèbre cabaret-logement du « Dikke Loeis » (le Gros Pou), mais si vous voulez vous plonger dans une vraie atmosphère populaire, bon-enfant, allez donc prendre une bonne jatte de café au « Boelt », au « Bossu ». N'ayez aucune crainte, la rue Haute n'est plus hérissée de périls. Plus de rixes, plus d'insultes, plus de rivalités avec les Bas-Fonds et Molenbeek. Tout cela c'est du passé dont je vous parlerai un jour...

Louis QUIÉVREUX.

Notre couverture IV

En 1887, le « Patriote Illustré » publia une page de dessins consacrés à la Kermesse de la Marolle. En haut, à droite, selon une vieille coutume folklorique, la langue des commères est aiguisée par la meule d'un rémouleur. Au centre, le char des « poechenelles » de Toone; en médaillon « Jan Trompette 1^{er} », le roi de la Marolle.

(Collection L. Quiévreux.)

Echos de nos Syndicats

Une exposition d'art à Ottignies

Le cercle culturel d'Ottignies organise du 13 au 21 avril, dans les locaux de l'Ecole moyenne d'Ottignies une exposition d'art, comprenant deux sections :

1) Des reproductions des chefs d'œuvre des musées italiens, qui nous sont prêtées par le Ministère de l'Education nationale et de la Culture (Services Educatifs).

2) Des photographies d'art en noir et blanc format minimum 18/24, ainsi que des diapositives 6/6, toutes prises par des photographes amateurs de la région.

Des prix intéressants seront décernés aux meilleures photographies et aux meilleures diapositives en couleur.

A Nivelles

A l'occasion du 750^e anniversaire de la mort de sainte Marie de Nivelles, dite d'Oignies, se déroulera le 23 juin, un cortège historique qui ramènera les spectateurs devant l'église des Récollets, où se déroulera le Jeu de Sainte-Marie.

Ecrit par M. Sion, de l'Académie de langue française, ce jeu sera exécuté par des acteurs professionnels, entourés de figurants nivellois.

Selon les organisateurs, la valeur de ce jeu permet d'espérer un succès tel que sa réputation pourrait s'approcher de celle du Saint-Sang à Bruges et qu'il serait susceptible d'être repris suivant une périodicité déterminée.

Le programme des manifestations prévoit :

1^{er} juin : Inauguration de l'exposition « Le Trésor d'Oignies » (orfèvrerie datant du XIII^e siècle). Cette exposition se tiendra jusqu'au 15 juillet 1963.

20 juin : Première représentation du Jeu de Nivelles.

22 juin : Concert de Musique ancienne, collégiale Ste-Gertrude; deuxième représentation du jeu.

23 juin : Cortège historique sur la Vie de sainte Marie de Nivelles et 3^e représentation du jeu.

25 juin : 4^e représentation du jeu.

Cotisation pour 1963 : 80 F

Rappelons à ceux de nos membres qui auraient omis de renouveler leur cotisation de vouloir bien verser la somme de 80 F, ou de 130 F pour les deux éditions, au C.C.P. n° 3857.76.

Nos Midis du Tourisme

BUFFET : 12 heures — CONFERENCE : 12 h 30 à 13 h 30

11 MARS 1963

« L'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Son histoire, sa vie, ses œuvres », par Victor-Gaston MARTINY, architecte en chef, directeur du service technique des bâtiments de la province de Brabant.

8 AVRIL 1963

« De Kempen », par René BUCKINX, secrétaire de la Fédération touristique de la province d'Anvers (diapositives en couleurs).

Nos Soirées du Tourisme

BUFFET : 18 heures — CONFERENCE : 18 h 30 à 19 h 30

21 MARS 1963

« Het Woluwedal door de seizoenen heen », par V. T. VANACHTER (diapositives en couleurs).

18 AVRIL 1963

« Paris, Versailles, Fontainebleau, Chartres, pages d'histoire, d'art et de souvenirs », par René BRIADE, rédacteur en chef de la revue « Partir » des Amis du rail (diapositives en couleurs).

LES FÊTES DU CENTENAIRE

D'UNE COMMUNE DES PLUS DYNAMIQUES :

AUDERGHEN



Vestiges du Rouge-Cloître avant 1914.

ture des principales Institutions européennes, au sort de l'Occident, Auderghem entend faire sienne la devise « Noblesse oblige » et honorer ses obligations. A cette fin, elle n'hésite pas à solliciter, de la part de la Province et de l'Etat, plus que de la sympathie, une aide efficace pour mettre en valeur les ressources insoupçonnées dont regorge son territoire, assurée de servir, de la sorte, les intérêts supérieurs du pays tout entier. Mais, enfermées dans les limites étroites du prestige ou de la statistique démographique, les ambitions de la commune seraient, sans l'appoint d'un ferment spirituel, aussi vaines que futiles. Appuyés par le Conseil de Défense des Deux Prieurés, qui groupe dans son sein les plus éminents savants, les édiles communaux se sont assigné la tâche écrasante de reconstituer, du moins partiellement, le patrimoine culturel d'Auderghem qui gravite autour de ces deux noms prestigieux : Rouge-Cloître et Val Duchesse et espèrent pouvoir présenter, en guise d'apothéose aux fêtes du Centenaire, une exposition centrée sur ces deux foyers où l'humanisme mêlait ses accords aux plus pures productions de l'art. Tâche écrasante si l'on songe aux vicissitudes sans nombre que connurent les trésors inestimables dont s'enorgueillissaient les deux monastères. Sac, rapine, incendie, attisés par le délire des iconoclastes et autres vandales, engloutirent, à jamais, bon nombre d'œuvres d'art tandis que des ventes aussi malencontreuses qu'infamantes consacraient l'éparpillement définitif d'un patrimoine qui comptait parmi les plus fabuleux du pays.

LA commune d'Auderghem s'apprête à fêter, cette année, le centenaire de son autonomie. Cette indépendance à laquelle tout son peuple aspirait et qu'aurait justifié, à lui seul, le rayonnement incomparable de ces deux centres de haute spiritualité que furent Rouge-Cloître et Val Duchesse, Auderghem ne l'acquiesça qu'en 1862. Soudée déjà au sort de Watermael-Boitsfort au temps où les seigneurs régnaient le pays en étalant, impudiquement, leurs privilèges parfois exorbitants, unie à nouveau arbitrairement à la même commune, par décret impérial, en date du 22 janvier 1811, l'agglomération d'Auderghem somnolait, végétait, s'étiolait lorsqu'en 1831, pour la première fois, un mouvement d'opinion basé sur l'éloignement du siège communal, se dessina en faveur de la dissolution de la communauté. Repris, sans plus de succès, en 1849, il devait trouver son orientation définitivement, en 1861, grâce à une pétition des habitants, soutenue, cette fois, par une décision du Conseil communal de Watermael-Boitsfort, obtenue à l'unanimité. Le bien-fondé des arguments qu'avaient excipés, à l'unisson, notables, clergé et habitants était, enfin, reconnu.

A force de courage, à force de ténacité, Auderghem avait gagné son indépendance. Elle l'avait gagnée noblement. Désormais la procédure suivrait un cours accéléré. Le 3 juin 1862, le projet de loi tendant à séparer le hameau d'Auderghem de la commune de Watermael-Boitsfort était adopté à l'unanimité par la Chambre des Représentants. Le Sénat, quant à lui, se prononçait dans le même sens, le 1^{er} août 1862, par 37 voix contre 3 et, le 7 janvier 1863, un arrêté royal consacrait la constitution du Collège des Bourgmestres et Echevins avec ce détail piquant pour la petite histoire que le premier bourgmestre n'était autre que Henri de Brouckere, le seul représentant du peuple à avoir marqué, en 1830, par un vote négatif, son hostilité au choix du duc de Nemours, comme Roi des Belges.

UN APPEL AUX COLLECTIONNEURS

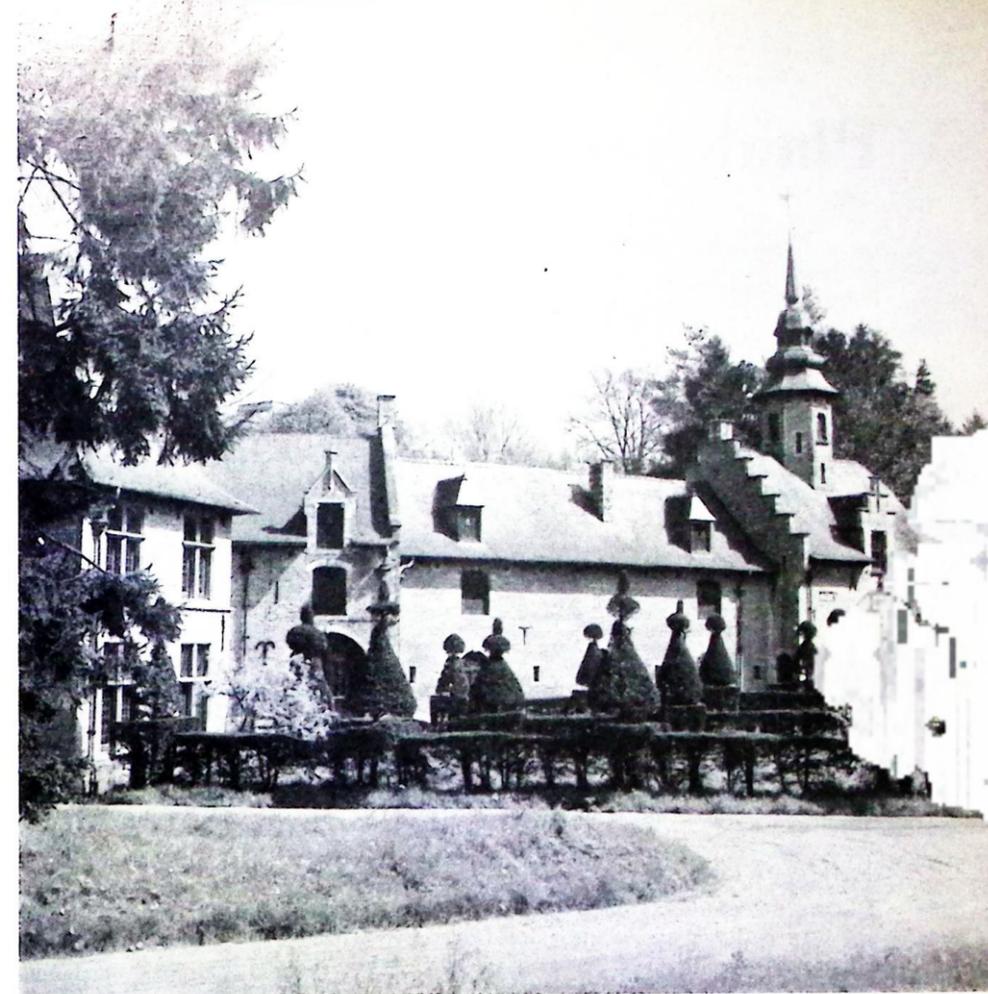
Que cette dissociation fut bénéfique au développement de la commune, quelques chiffres glanés au cours de ces cent années d'autonomie le prouveront à l'envi. Alors qu'en 1863, la population n'était forte que de 1.643 habitants, les registres renseignaient 8.168 habitants en 1914, 18.279 en 1940 et 27.291 en 1962, attestant d'une progression stupéfiante qui range, d'emblée, Auderghem parmi les communes les plus dynamiques de l'agglomération bruxelloise à telle enseigne que les édiles ne désespèrent pas de pouvoir accueillir, cette année encore, le 30.000^e habitant. Intimement liée, en tant que résidence fu-

En dépit de ces avatars, le Conseil de Défense des Deux Prieurés, dont le siège est établi à la Maison communale d'Auderghem, a la conviction intime qu'une partie des trésors dont regorgeaient les deux couvents, ont été recueillis par des mains pieuses comme le confirme, d'ailleurs, la présence dans l'église de Vosseme de la cloche qui, jadis, égrenait allègrement les matines du sanctuaire de Val Duchesse. Aussi n'hésite-t-il pas à lancer un vibrant appel tant aux pouvoirs publics, églises et musées qu'aux particuliers pour qu'ils lui apportent leur concours généreux et désintéressé lequel peut seul, assurer la parfaite réussite de cette entreprise exaltante. Il émet le vœu que toute personne qui possède un document ou une œuvre quelconque se rapportant à la vie des deux prieurés en informe le Conseil de Défense dont le siège est établi à la Maison communale d'Auderghem.

En consentant la cession temporaire ou définitive, les donateurs et prêteurs contribueront non seulement à l'enrichissement du patrimoine communautaire mais concourront à la réalisation d'une œuvre éminente d'éducation populaire.

Quant aux cérémonies proprement dites, la séance solennelle d'ouverture des fêtes du Centenaire qui s'est déroulée le 23 janvier dernier, à Val Duchesse, en présence de nombreuses personnalités n'est que le prélude à un remarquable faisceau de réjouissances et manifestations qui s'échelonneront tout au long de l'année et feront l'objet, en temps opportun, d'une mention particulière dans notre calendrier touristique et folklorique. A l'intention des impatients, épinglons, dès à présent, le Te Deum qui sera célébré, le 10 mars prochain, en l'église Sainte-Anne tandis que le Bal du Cente-

Val Duchesse :
Vieux puits près de la
chapelle.
(Photo de Sutter.)



Le château de Val Duchesse.
(Photo C.G.T.)

naire qui s'annonce, d'ores et déjà, comme un des sommets de la saison, se déroulera le 23 du même mois. En avril le sport aura la vedette avec l'arrivée, prévue pour le 25, du Tour de Belgique pour coureurs cyclistes professionnels. Les philatélistes, pour leur part, goûteront un plaisir sans mélange en parcourant l'exposition internationale qui sera organisée du 14 au 22 septembre et au cours de laquelle les journées du 14 et du 15 seront plus spécialement réservées à la vente du timbre « Europe 63 ». Parmi les autres manifestations, dont la date n'est pas encore officiellement fixée, pointons l'inauguration de la plaque du Centenaire, diverses compétitions sportives et un feu d'artifice qui clôturera, avec éclat, cette année centenaire.

Y.B.

Plaidoyer pour une petite chapelle

« Grez, qu'il ne faut pas confondre avec Doiceau, est un gros bourg à qui on décerna, en 1912, un *prix de propreté*; il n'a pas démérité depuis » écrivait notre regretté collaborateur E. Bourguignon dans la chronique intitulée « De Grez à Court-Saint-Etienne, par le Train et l'Orne » dans le numéro de février 1960, de notre revue.

Deux de nos lectrices de Grez-centre partagent ce point de vue mais avec des restrictions qu'elles nous communiquent en ces termes :

« Beau, il l'était notre village natal. Mais hélas, beaucoup de choses anciennes disparaissent. Le lit même du « Train » se rétrécit de plus en plus (surtout entre la chaussée de Jodoigne et le sentier qui conduit à Lambais). Dans ce dit sentier la rivière n'est plus bordée (à de rares exceptions) que par des moignons de vieux saules, des excavations dues aux grosses pluies qui ont emporté les racines de certains saules et des vidanges de conserves déversées parfois par paniers (à la nuit tombante). »

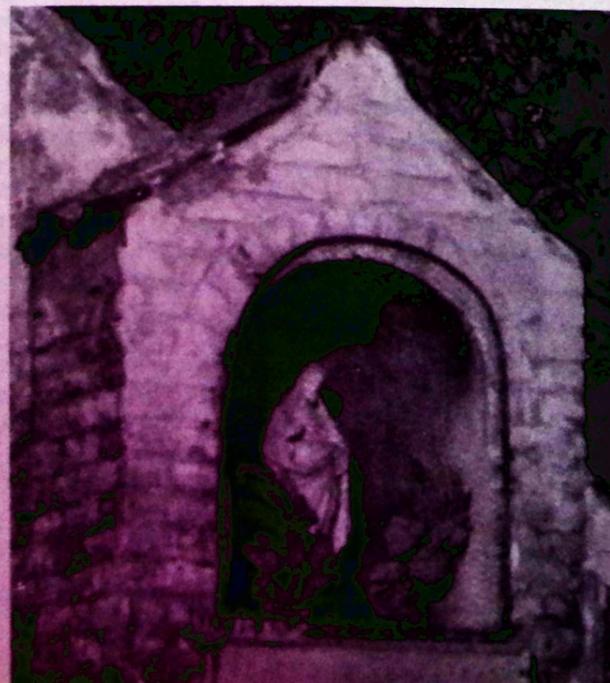
Et avant d'en arriver au sujet principal de leurs doléances, elles signalent en passant que « sur la Grand'Place de Grez-centre, seul dépare le manque d'entretien extérieur de la Maison communale alors que la cure reluit de propreté ».

Leurs doléances ?

« Une petite chapelle qui nous tient tant à cœur et qui se situe à Grez-Doiceau, au coin de la rue des Lowas et de la rue du Chauffeur.

» Malgré notre grand désir, il nous est interdit d'entretenir nous-mêmes ce petit coin car ce vieux bâtiment fait office, à l'intérieur, de fournil et de lieu d'aisance d'une vieille maison un peu moder-

Voici la petite chapelle érigée en « Hommage au Saint-Sang ».



nisée mais qui change constamment de propriétaires depuis trois ans. »

— Vraiment n'y a-t-il rien à faire pour conserver quelque chose de ce vieux bâtiment qu'il est question d'abattre ?

Poser la question n'est certes pas la résoudre mais peut-être ce petit cri d'alarme de nos lectrices incitera-t-il les autorités communales à juger de l'opportunité de sauver cette chapelle votive et d'intervenir éventuellement.

Quoi qu'il en soit, le touriste éprouvera un charme prenant devant le décor merveilleux qu'offre Grez-Doiceau, vu par une journée riche en lumière.

Et, surtout, il ne manquera pas d'y visiter le beau château de Piétrebais-en-Grez arrosé par le ruisseau de Piétrebais. C'est une superbe demeure seigneuriale peuplée de souvenirs, joyau de la vallée, encadré de massifs de verdure et rafraîchi par de belles pièces d'eau.

Les Métiers d'Art du Brabant à Liège

La prochaine exposition des Métiers d'Art du Brabant se tiendra du 9 au 23 mars, en la Galerie « Les Métiers d'Art », boulevard d'Avroy, 18, à Liège.

Elle comportera :

Des *tapisseries* de L. Badin, J. Bal, C. Baugniet, Mary Dambiermont, E. Dubrunfaut, C. Ropsy, R. Somville, M. Lenaerts.

Des *bannières* de Y. Contempré, K. Ledel; des *robes* tissées de Tapta; du *batik* de M. Henrotin et L. Roger.

Du *tissage* de M.-Th. Courtois, N. Coenen, J. Coppens.

Des *gravures* de Louis Collet.

Des *vitraux* de M. Nevens.

Des *bijoux* de Clem et de A. Pelseneer.

Du *métal battu* de Ph. Denis.

Des *émaux* de Kurt Lewy et de N. Deryn.

De la *céramique* de Jan Cobbaert, P. De Rouck, A.-M. Ducatteau, A. Palisot, M. Orlancini, S. du Chastel, A. Mees, F. Minne, Jef Vaes, A. Neve, Ant. de Vinck, Yana Desaegeer, M. Vanderlinden.

L'exposition sera ouverte au public tous les jours de 14 à 19 heures, le dimanche excepté.

Au Karreveld, du 15 au 31 mars, 22 tapisseries signées



MARY DAMBIERMONT

une femme pour toutes les « Saisons »

Le vieux domaine du Karreveld, voué — semblait-il — aux réunions austères, va s'animer prochainement de la manière la plus poétique qui soit. Car, à l'invitation du bourgmestre Edmond Machtens, Mary Dambiermont, l'une des principales « vedettes » de la tapisserie belge, y exposera vingt-deux pièces réalisées par Braquenié, sous les auspices de l'administration communale de Molenbeek-Saint-Jean : « Les Quatre Saisons » (que l'on voit ci-dessus), une œuvre de 4 m x 8 m, qui n'a pas encore été montrée à Bruxelles mais que connaissent déjà les visiteurs de notre exposition « Métiers d'Art en Brabant » à l'Hôtel de Ville de Wavre, et « Les Pâturages du Ciel » (2,80 m x 4,70 m), exposés à la Biennale Internationale de la Tapisserie de Lausanne l'année dernière, et tout récemment encore à Athènes, seront les pièces maîtresses d'un ensemble réunissant les œuvres les plus récentes de cette très belle artiste de notre Brabant. On verra également au Karreveld, aux mêmes dates, les céramiques de Robert Van Nérom, professeur à l'Académie de Molenbeek, et de ses anciens élèves dont beaucoup exposent régulièrement leurs œuvres de très haute tenue dans nos expositions d'artisanat. Avec eux et

avec Mary Dambiermont, nous seront donc en pays de connaissance.

IL PLEUT DANS SA MAISON

Pourquoi Mary Dambiermont au Karreveld ? Parce que, bien que née à Liège en 1932, elle est une enfant d'adoption de la commune : elle est mariée aujourd'hui, mais chaque matin, elle revient à son atelier 13, rue du Lierre (l'habitation de ses parents), non loin du parc Marie-José, pour y travailler dans son décor de prédilection. Ce décor pourrait être celui qu'avait conçu Raymond Renard pour la pièce poétique de Paul Willems, jouée il y a peu au Rideau de Bruxelles, « Il pleut dans ma Maison ».

On y accède par un jardin tout en longueur, qui n'est en somme qu'un couloir à ciel ouvert dont le mur de droite est tapissé d'étagères : c'est là qu'en été fleurissent toutes les plantes de Mary Dambiermont. Mais voici l'atelier. D'abord, un rez-de-chaussée divisé en deux parties par un rideau de jonc, avec un escalier de vieux bois qui monte ensuite à un étage. En bas, l'atelier d'hiver, en haut, l'atelier

d'été : l'un confiné sur lui-même, l'autre ouvert de toutes parts aux rayons du soleil; l'un surchauffé par un gros poêle rouge, l'autre vivant de l'air du temps; tous deux recelant les objets les plus hétéroclites, depuis les bouteilles empoussiérées, les cruchons, les cafetières de porcelaine, les moulins à café du temps jadis et les carafons en tous genres, jusqu'aux boules de Noël rouges et bleues, grosses comme des ballons de football, qui descendent des poutres. Tout cela mêlé à un fouillis de branchages et de bouquets de fleurs séchés, de bottes de blés et de fleurs des champs.

Et virevoltant comme un écureuil, l'hôtesse de ce lieu étrange, ouverte au charme de toutes les saisons, s'anime avec espièglerie un peu à la manière de l'Olympia des « Contes d'Hoffmann »... mais celle-ci possède le souffle de vie. C'est son univers à elle, une nature qu'elle a recréée peu à peu dans cet ancien atelier de serrurerie, ramenant, comme l'écureuil dans son nid, les morceaux de la Grande Nature qui conviennent à son état d'âme et qu'elle accumule au fil des saisons.

A ce propos, Mary Dambiermont a écrit un jour : « Dans le monde des phénomènes naturels sensible au rythme des saisons, j'aime surtout voir évoluer les personnages familiers, ceux qui peuplent les livres et ceux qui nous entourent ».

Sur le mur de travail, recouvert d'un tapis de liège et placé sous les feux d'un projecteur, des « personnages familiers » naissent précisément sous les pinceaux de Mary Dambiermont. Ils ne sont encore pour le moment que des grandes ombres blanches, délimitées par le fond déjà en place, lequel lui fait inmanquablement penser au ciel qui rougeoie au-dessus d'une ville. Tout à côté pend une bande de carton avec l'échantillonnage des couleurs qui apparaîtront dans la tapisserie, carton destiné aux teinturiers.

— La gouache est une matière docile, elle ne fait que ce qu'on lui dit de faire, me confie-t-elle, puis elle ajoute avec un geste évasif : et comme j'ai horreur des effets du hasard... J'aime d'abord la figure

UN ART SANS CHIPOTAGES.

— Les souvenirs, les figures qui hantent les livres, trois vers d'un poète qui vous habitent, sont-ils les sources de votre inspiration ?

Mary Dambiermont soupire profondément et sa coiffure dispersée, qui lui écrase le front au-dessus de lunettes allongées, en frémit.

— L'inspiration, répond-elle, c'est simplement aller vers le sommet d'une colline dans le but d'apercevoir un horizon libre. Puis, quand on arrive, il y a devant soi une nouvelle vallée et une nouvelle colline qui cache un autre horizon. Moi, l'œuvre terminée ne m'intéresse plus. C'est comme un fruit tombé de l'arbre, un fruit mûri, détaché de moi. Et il me faut repartir...

Repartir... Mary Dambiermont a faite sienne une phrase de Raoul Dufy : « Les peintres ne doivent pas s'imaginer qu'ils feront œuvre utile en tapisserie sans y consacrer leur vie ».

Depuis 1957, Mary Dambiermont « repart » chaque fois qu'elle a passé une vallée et une colline, chaque fois qu'un fruit mûri s'est détaché d'elle.

attribuait le prix de l'Union des Femmes peintres et sculpteurs. Des tapisseries portant sa signature font partie de collections aux Etats-Unis, en Amérique du Sud et en Europe. L'une de ses œuvres, « Parade » (7 m), fut offerte par la colonie belge de Paris au roi Baudouin et à la reine Fabiola à l'occasion de leur mariage.

« Dans l'ensemble des artistes qui font de la tapisserie, m'a dit le cartonnier Jean Van Noten, il y en a très peu qui, comme Mary Dambiermont, n'ont fait que de la tapisserie. Adam est graveur, Le Corbusier architecte, etc. » Mary Dambiermont, qui est professeur aux Ecoles techniques féminines du Hainaut à Saint-Ghislain, s'était intéressée à la mosaïque, au décor de théâtre et au vitrail, mais, aimant au-dessus de tout la peinture murale, elle est aujourd'hui toute entière acquise à la tapisserie, suivant à la lettre le précepte de Dufy, consacrant donc sa vie à cet art.

— J'ai horreur de l'amateurisme, m'a-t-elle dit avec une moue de dégoût, des dilettantes, des « touche-à-tout »... La tapisserie est un art sans chipotages.



NOTRE VIE : DEPLOYER DES GRANDS PAPIERS...

L'avant-projet d'une tapisserie, l'échantillonnage des couleurs pour les teinturiers qui prépareront les laines, le placement du carton blanc, la naissance des personnages et la dernière retouche avant l'envoi de la future tapisserie à la manufacture : un fruit mûri dans l'atelier de Mary Dambiermont, il se forme, se développe et finit par se détacher...

« Moi, j'aime bien la nature, mais absolument pas d'après nature », disait-elle dans le « film de copains » « Miroir d'un Instant », consacré par Liliane Libert à quelques-uns de nos jeunes peintres. « Quand j'ai envie de travailler, l'atelier me suffit. Je sais très bien rester enfermée entre ces murs, avec tous mes petits potiquets, mes coquillages. Alors, si j'ai une fleur, ça suffit. Il n'y a pas besoin d'avoir le champ. Si j'ai un blé devant moi, pas besoin d'avoir trente-six meules... »

UN UNIVERS POETIQUE PARTANT DE LA REALITE.

Dans un coin du douillet atelier d'hiver où nous bavardons, un vieux meuble de cuisine est bourré de livres. Mary Dambiermont aime Blaise Cendrars, Panaït Istrati, Knut Hamsun, Katherine Mansfield, Truman Capote, et des poètes : Villon, Verlaine, Rimbaud et Apollinaire. Il a suffi de trois vers de ce dernier pour que naissent les « Nuits Rhénanes ».

Ecoutez la chanson lente d'un batelier
Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes
Tordre leurs cheveux verts jusqu'à leurs pieds.

humaine : non pas un être standardisé ou schématisé, mais bien un être simple, d'ailleurs transfigurés car il faut magnifier le quotidien. Rien de compliqué à cela puisque le merveilleux se trouve partout sous nos pas.

Car l'univers poétique de Mary Dambiermont part de la réalité. « Ce qui me fait peindre, c'est le souvenir de quelque chose plus que le moment ». Le bruit de l'eau sur les feuilles, elle voudrait nous le faire entendre; l'odeur de l'humus, elle voudrait nous la faire sentir. Elle entoure même son travail technique de ce merveilleux qu'elle appelle de tous ses pores, de tous ses sens : les thèmes qu'elle choisit sont traités en figuration, mais, expliquait-elle de façon fort amusante dans « Miroir d'un Instant », « quand je peins un carton de tapisserie à une échelle comme ça, quand je suis le nez dessus et que je fais un morceau comme ça, je fais quelque chose d'abstrait. Cela satisfait aux deux pour moi ! » Etre réceptif par excellence, Mary Dambiermont traduit des souvenirs décantés : « les souvenirs, ce sont les raisins que l'on accumule pour en tirer le bon vin et, quand on le boira, ce sera tout autre : ce sera du marc... »

Une centaine de ses cartons ont été tissés à Aubusson, centre nerveux de la tapisserie rénovée, à Fellestin, à Bruxelles, à Malines et à Paris. La première date de 1957. La jeune élève de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles avait participé à un concours de création de tapisseries. C'était à l'aube de l'Exposition Universelle de Bruxelles 1958, qui la révéla au public belge. Depuis, elle a été invitée à participer à de nombreuses expositions officielles : Bogota, New York, New Jersey, Stockholm, Milan, Monza, Berlin, Cologne, Munich, Utrecht, Tilburg, Montréal, Bruges, Liège, Spa, Paris, Vienne, Menton, Caen, Lausanne (pour l'importante Biennale Internationale de la Tapisserie 1962, vaste confrontation des artistes cartonniers et liciers de dix-sept pays) et enfin Athènes. Elle eut aussi des expositions personnelles : à la Galerie d'Egmont à Bruxelles en 1958, à la Galerie Dautzenberg-Braquegnie à Paris en 1960, à nouveau à la Galerie d'Egmont en 1961 et, enfin, à la Galerie Potterat à Lausanne en 1962, immédiatement après la Biennale. Elle était sortie de l'Exposition de Bruxelles avec un diplôme d'honneur décerné par le jury international de la classe des Arts Appliqués. Et puis, l'année dernière, Paris lui

La grandeur n'est pas dans la dimension. Je laisse à d'autres le plaisir de peindre à bicyclette et à pleins seaux. Je m'insurge contre ces tas de petits blancs-becs qui ne peuvent pas faire une tache sur un papier sans l'entourer d'un passe-partout. L'art ne se pratique pas avec autant de liberté que les esthètes veulent bien le dire ! De même, l'Inspiration (avec un grand I) ne se désolidarise pas d'un travail quotidien, régulier et obstiné ! Une vraie tapisserie se soucie de ses propres nécessités. Il faut en connaître la technique intime.

— Pour vous, ce n'est donc en rien un passe-temps de dame ?

Elle éclate de rire et pirouette une nouvelle fois.

— Ah non, alors ! On a précisément trop tendance de nos jours à baptiser tous les travaux d'aiguille, les broderies que font les jeunes filles le soir à la chandelle et les autres passe-temps pour Pénélopes attardées du nom de « tapisserie ». Il faut avoir le respect des termes, tout de même ! Et le respect des disciplines ! A-t-on idée de vouloir accrocher à tout prix la descente de lit ou le torchon de cuisine au mur du living ? L'essentialisme, comme dit Claude

leur, agressive l'essence des choses à travers le prisme de notre sensibilité. Nous sommes tributaires de notre altéisme qui fait que notre art sera autre que celui de l'esquimaux ou du papou.

LA TAPISSERIE DOIT SE GARDER DES FAUX INITIÉS.

La fleur toute aimable du début s'est ouverte et la vallée qui tire à boulets rouges. Les traits qu'elle envoie ainsi à droite et à gauche semblent amuser beaucoup Mary Dambiermont. Il y a dans cette femme-enfant (en apparence) une passion de matador au milieu de l'arène, de général sur le champ de bataille : estoquades et banderilles, charges et trompettes de la victoire. D'une voix tout à fait naturelle, presque sur le ton de la conversation de salon, elle jette tout son (franc) jeu dans la (bonne) croisade pour la rénovation de la tapisserie, saisissant au vol les mots et les idées qu'elle décortique avec délectation.

— On parle de rénovation de la tapisserie, poursuit-elle de la sorte, mais, après quelques années, on veut déjà la replonger dans les erreurs qui ont fait sa décadence ! Il faut signaler à ce propos la tendance coupable de quelques faux initiés à faire reproduire en tapisserie des tableaux — abstraits de préférence ! En être déjà là et vouloir froidement abolir les efforts de ces dernières années ! La leçon du passé n'a donc servi à rien ? A la fin du XVIII^e siècle, Oudry ayant déclaré que les critères de la tapisserie devaient être ceux de la peinture à l'huile, il a fallu des mois pour tisser un mètre carré de tapisserie nécessitant jusqu'à quatorze mille nuances !

— Et vous, combien utilisez-vous de tons ?

— Pas plus de vingt, ce qui nécessite un mois de tissage au mètre carré. Je n'ai pas peur de la cou-

leur. Pourtant, elle est dangereuse. On fait évidemment plus vite une œuvre distinguée avec du noir et du gris. Il est facile d'accorder le noir et le gris, mais un compositeur écrit-il une symphonie sur do-re-mi plutôt que pour toutes les possibilités d'un orchestre au grand complet ? Le coloris de la laine au contraire, doit être franc. Il doit vivre au-delà de nous. Il ne faut donc pas le couvrir de poussière avant l'âge. Les tapisseries médiévales étaient bleues, rouges, jaunes : c'est pour cela qu'elles sont venues jusqu'à nous ! Le ciment, lui, est terne, mais la laine est couleur puisqu'elle est faite pour être plongée dans la teinture et s'en imprégner jusqu'à la moelle mieux que n'importe quel autre matériau. Ajoutons à cela que notre climat de brumes nordiques nous fait désirer la féerie des couleurs sur nos murailles, qui, pour moi, ne doivent pas être « trouées » par la perspective.

LE RESPECT DES DISCIPLINES AVANT TOUT.

Pour Mary Dambiermont, ce qui différencie le peintre cartonnier du peintre de chevalet, c'est une discipline librement consentie qui le garde de bien des périls. « Le cartonnier d'aujourd'hui veut retrouver cette technique à l'état pur, écrit-elle. Retourner aux principes qui guidaient le pinceau du Moyen Âge : sobriété de couleurs, absence de perspective, agencement sur un plan, faveur accordée au gros point (six fils au cm²), ceci non par économie, mais parce que dans tous les arts, les plus grandes époques sont celles dont le langage est le plus simple. » Elle-même tend de plus en plus vers l'unité, recherchant dans une certaine gamme équilibre et harmonie, juxtaposant les tons afin de donner — ce qui l'amuse — l'impression qu'il y en a beaucoup.

Oui, cette artiste est exigeante vis-à-vis d'elle-

même, autant qu'à l'égard des autres — auxquels elle se veut unie dans le même amour intransigeant de cet art rénové.

— Le respect des disciplines, c'est une notion qui m'est chère, me dit-elle encore. J'entends par là les qualités intrinsèques d'une technique, lesquelles ne sont pas des traditions mais bien des nécessités. On a trop tendance à considérer l'art décoratif comme une poubelle où l'on jette les déchets de toutes les autres disciplines. Le mot « décoratif » n'est tout de même pas péjoratif ! Pourquoi l'arabesque devrait-elle uniquement cacher le vide ? Pourquoi devrait-elle être dépourvue de sens humain ? Prenez le dictionnaire : la décoration y est définie en premier lieu comme un « embellissement ».

Le poêle est tout rouge à présent. Il semble ronronner au rythme de cette prêtresse qui en a entre-tenu la flamme comme elle entretient celle de la tapisserie avec passion.

— Vouloir à tout prix déplaier est aussi une forme de snobisme. Tout comme d'ailleurs vouloir à tout prix faire autre chose, par principe — et renoncer ainsi gratuitement, dans ce domaine, à des siècles d'expérience. La fresque, la gravure, le vitrail, la mosaïque et, bien sûr, la tapisserie, sont des disciplines distinctes. On imagine mal une tapisserie représentant un vitrail. Aussi mal un vitrail en forme de fresque ou de gravure ou... que sais-je ? Ce sont autant d'errements...

UN ART VERTICAL, SYMBOLIQUEMENT CREATEUR.

— La tapisserie n'est pas un art graphique, enchaîne-t-elle, mais un art de surface. Elle demande, par sa trame, un sens qui est vertical. Or, pour moi, le vertical est symboliquement et essentiellement créateur. C'est l'arbre qui part de la terre vers le ciel, qui réunit au passage tous les éléments : eau, air, feu et lumière. Il y a une grande prétention à renier les sources naturelles. Comme si l'art ne se desséchait pas à se nourrir d'égoïsme ? Nous avons besoin de racines. Nous sommes des plantes, non des cailloux. Et risquer de devenir une pierre brute, c'est ce qui arrive aux vaniteux.

Nous feuilletons ensemble les avant-projets que Mary Dambiermont a accumulés dans un coin de son atelier : « Feux d'Automne », « Barques Lunaires », « Vol Diapré », « Métamorphose », « Harpe Marine », « Les Ecureuils », « La Jeune Fille à la Ruche », « Pan », « L'Oiseleur »... Des récentes telles que « Bruit d'ailes », « Provence », « La Renarde », « Attente »... Voici les « Quatre Saisons » (sorties en droite ligne des « Saisons » de Vivaldi (le disque a tourné pendant des semaines dans l'atelier d'été), et « Les Pâturages du Ciel », le gros



Attente.

succès personnel de la jeune femme à la Biennale Internationale de Lausanne. Quelques cartons aussi, roulés ou étalés sur le sol, car ils reviennent ici après le tissage...

— Le carton est une chose qui m'appartient, m'explique Mary Dambiermont. Je n'en vends jamais. Je n'accepterais sans doute pas d'en vendre, à moins qu'à des amis, car je ne veux pas m'exposer à des pratiques qui ne sont pas de jeu : on pourrait les faire tisser ailleurs qu'à la manufacture dont j'ai à présent l'habitude ou encore y apporter des modifications avec lesquelles je ne serais pas d'accord.

— Vous n'utilisez pas le système de numérotation indiquant aux liciers les couleurs que vous avez choisies ?

— Non. Je crois même que le carton numéroté, à la place du carton colorié tel que sera finalement la tapisserie, fut une expérience malheureuse. On a invoqué en sa faveur une soi-disant facilité pour les liciers, mais celles-ci m'ont détournée. Ces braves dames sont très malheureuses de devoir garder le nez baissé sur des chiffres toute la journée, sans compter la fatigue des yeux. Et puis, une erreur est vite arrivée. Alors, c'est le drame : il faut faire recommencer. Et, croyez-moi, dans ce cas, la coupable, ce sera toujours l'ouvrière !

— Et du point de vue de l'artiste, que vaut ce procédé ?

— Il entraîne tout d'abord une mécanisation et, par là, un appauvrissement de la gamme puisque celle-ci est réduite... à quoi ? A des chiffres qui ne représentent finalement dans l'esprit qu'une approximation. Nous sommes d'accord pour réduire une gamme de tons, mais c'est la gamme qui doit se plier à l'artiste et non l'artiste à la gamme. Et puis, renoncez-vous au plaisir de peindre ? L'artiste doit rester avant tout disponible. Il doit être pour quelque chose au lieu d'être contre. Il doit dire : « Je veux faire ceci », et non : « Je ne veux pas ».

Elle sourit furtivement, puis : — C'est là justement qu'est notre vie : déployer des grands papiers. J'avais envie de peindre, mais j'ai toujours été paralysée par le format. Quand je peins un personnage, j'éprouve toujours le besoin de peindre le contexte : les oiseaux, le jardin... et le cadre éclate. Je crée tout un monde et je m'y lance à corps perdu...

Il faut bien quitter ce monde, s'en éloigner à regret et laisser Mary Dambiermont à son introspection et à ses projets intérieurs : elle est disponible pour la tapisserie, à jamais, et pour les quatre saisons, pour toujours... comme dans les chansons d'amour.

Robert GOFFAUX.

La Renarde.



SOIRÉES DU TOURISME

24 janvier 1963.

De Duitse Democratische Republiek

par M. Marcel POLFLIET,
Journaliste.

Aceux qui déniaient au tourisme toute valeur, toute portée sur le plan strictement humain, à ceux qui contesteraient l'extraordinaire et fulgurant ascendant que cette discipline jeune et dynamique exerce sur toutes les couches de la population, à ceux qui se gaussaient de son prodigieux pouvoir de pénétration qui, se jouant des préjugés raciaux, doctrinaux ou religieux, lui permet d'exciter, aujourd'hui, d'authentiques et indiscutables lettres de noblesse qui l'accréditent sous toutes les latitudes comme sous tous les régimes, nous opposerons, en guise de preuve irréfutable, l'atmosphère détendue, souriante, riche en résonances toutes chargées, toutes enveloppées d'une profonde et vivifiante humanité qui présida à la conférence de ce soir. Placé sous tout autre égide que celle du tourisme le sujet

trop souvent, ne servent que de prétexte à des exhibitions haineuses où l'aspect nationaliste ou revendicatif prend carrément le pas sur toute autre considération, le tourisme, sans bruit comme sans forfanterie, fort de sa jeunesse triomphante, fort aussi de son idéal conquérant, l'a réalisé avec une aisance surprenante dont pourraient s'inspirer nos politiciens chevronnés, impuissants à concrétiser autrement que par des effets déclamatoires où le pathos, dosé avec art, étudié avec minutie, prend délibérément le pas sur tout effort sincère de rapprochement, cette soif, cet élan spontané vers une communion universelle qui bouillonnent au fond de chacun de nous. Basé sur des valeurs impérissables qu'elles soient historiques, artistiques ou simplement puisées aux sources mêmes de la nature, le tourisme se moque de ces rideaux de fer ou de bambou, de ces murs de béton ou de moellons à peine équarris, et rompant allègrement toutes les digues, pulvérisant toutes les barrières, toutes les chicanes, que nos potentats s'efforcent d'édifier, vaille que vaille, pour asseoir leur éphémère suprématie, il proclame ses prétentions à l'universalité dans la fusion intégrale et inconditionnelle des cœurs.

Ce noble objectif trouva matière à ample moisson dans l'attachant exposé que M. Marcel Polfliet, le brillant rédacteur à l'Agence Belga et le collaborateur avisé de notre organe d'informations, consacra à l'Allemagne de l'Est. S'appuyant sur une gamme éblouissante de quelque cent quatre-vingts diapositives en couleurs, elles-mêmes soutenues par un commentaire dont l'exemplaire sobriété ne le cédait qu'au souci constant d'atteindre, par delà les tendances doctrinales, à la suprême objectivité, le conférencier nous convia à la découverte d'un pays dont le charme envoûtant et discret a eu raison des hideux stigmates qu'une guerre inhumaine et sans merci semblait avoir marqué pour l'éternité.

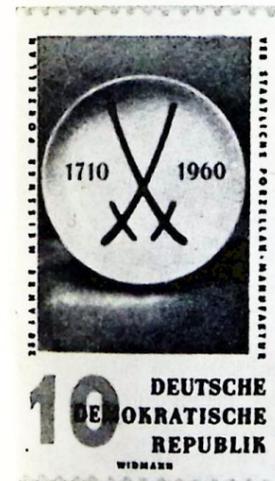
Pouvait-on concevoir entrée en matière plus séduisante que cette vision toute empreinte de romantisme de Weimar, surgissant, comme dans un rêve, au cœur même du XX^e siècle voué au culte sourd d'une industrialisation à outrance, avec ses costumes désuètes voire surannées où d'authentiques



La célèbre collection de porcelaine de Dresde (qui comprend des pièces de Chine, du Japon et de Meissen) a été rouverte au public.



M. Gomulka, haut personnage polonais et M. W. Ulbricht passant dans la Karl Marx-Allee.



C'est le 6 juin 1710 que fut fondée la Manufacture de Porcelaine de Meissen, la plus ancienne d'Europe.

bourgeois s'exercent encore, en tout bien tout honneur, au jeu innocent du baisemain sous le regard complice de Goethe et de Schiller, ces deux titans de la littérature allemande, dont l'ombre tutélaire hante toujours les vieux murs et les exubérantes frondaisons de cette étrange et fascinante cité.

Quittant ces lieux enchanteurs nous voici plongés, sans transition, dans les abîmes du désespoir et de la détresse, dans ce Buchenwald d'abomination où chaque monument clame l'impérissable souvenir de ces milliers d'êtres faméliques se traînant lamentablement dans un décor de cauchemar, dans ce Buchenwald apocalyptique où, hier encore, chaque sillon charriait son ossuaire, où chaque pli recelait son charnier.

Après cette vision dantesque, l'Elbe, déployant à notre intention des grâces sans pareilles nous convie au farniente et multiplie ses nonchalants méandres à la frontière tchécoslovaque avant de se faufiler dans cette Suisse saxonne, paradis des vacanciers, où les éperons rocheux lancent leur défi permanent aux lois de l'espace et de l'équilibre, et atteindre, au-delà de cette Ukraine allemande toute frangée de superbes châteaux, la riante cité de Meissen, jalouse de sa cathédrale gothique couronnant le

Des timbres-poste ont été émis pour la foire d'automne de Leipzig 1962. Ces valeurs montrent la façade du grand magasin municipal, l'entrée du passage « Maedler » et le hall de réception de l'aéroport de Leipzig-Mockau.



Schlossberg, jalouse surtout de son titre de berceau européen de la porcelaine. En dépit de l'effroyable pilonnage que lui firent subir, trois jours durant, les fortresses volantes américaines, transformant la Florence de l'Elbe en un gigantesque brasier, coûtant la vie à des dizaines de milliers de civils, Dresde, qu'on surnomma encore la petite Venise du Nord, a gardé, malgré ses plaies béantes, comme témoignage de ses fastes d'antan, cet étonnant palais baroque du Zwinger, œuvre remarquable de Pöppelmann qui abrite une des plus riches pinacothèques du monde. Dans cet éblouissant kaléidoscope de formes et de couleurs les maîtres universels du pinceau rivalisent d'adresse et de talent dans des toiles d'une provocante beauté où la Vierge de Foligno de Raphaël le dispute en grâce et en joliesse à la Saskia à la fleur rouge de Rembrandt et à la Bethsabée à la fontaine de Rubens tandis que les Tintoret, Véronèse, Vélasquez, Holbein, Titien, Bruegel, Teniers et Van Dyck déploient toute leur fougue créatrice pour atteindre à la suprême beauté.

Balayée aussi par le souffle puissant d'un passé aussi glorieux que fécond, Leipzig, la



La fameuse porte de Brandebourg et l'Hôtel de Ville.



Un groupe d'élèves venus à Buchenwald, devant la porte du champ portant l'inscription redoutable A CHACUN LE SIEN.

n'aurait pu étouffer ce côté délicat, équivoque qui l'entachait au départ et, peut-être, aurait-il sombré, très vite, dans une diatribe aussi stérile que rétrograde à moins qu'il n'eût pris, d'emblée, les allures d'un pamphlet virulent et acerbe propre à soulever une de ces polémiques aussi vaines que passionnées. Ce miracle de la solidarité et de la compréhension humaine que nos plénipotentiaires s'efforcent de susciter à l'occasion de ces « tables rondes » qui,

Un aspect de la Suisse Saxonne, paradis des vacanciers.



vieille cité commerçante, coquettement plantée au milieu de grasses et plantureuses campagnes, déroule autour du prestigieux foyer intellectuel que constitue sa célèbre Université, fondée en 1409, une gamme éblouissante de monuments historiques que domine le Völkerschlachdenkmal, ce fameux mémorial que dans un accès de fièvre pangermanique Guillaume II inaugura, en octobre 1913, pour chanter la mémorable victoire que les troupes germano-russes remportèrent, en octobre 1813, sur les armées napoléoniennes, balayées par les affres prémonitoires d'une déroute inéluctable et sans appel.

Par contraste, c'est presque un décor d'anticipation que nous propose Stalinstadt, prudemment rebaptisée Eisenhüttenstadt, gigantesque fourmilière bordant la frontière polonaise où d'hallucinants complexes industriels servent de toile de fond à un mode de vie calqué sur les principes les plus éprouvés d'un collectivisme d'avant-garde.

La côte, désormais, n'est plus loin. Le temps de franchir allégrement la zone marécageuse où foisonnent les lacs et déjà Rostock et son nouveau port de mer pointe à l'horizon. Un bond dans l'espace nous transporte dans l'île de Rugen, reliée au Continent par une route longue de 2 km, où les effluves odoriférants d'une végétation généreuse se fondent discrètement aux embruns capricieux tout au long de riantes stations balnéaires dont Sassnitz, avec son port de pêche et de cabotage reste, à juste titre, la plus appréciée et la plus pittoresque.

Quittant les rives vivifiantes de la Mer Baltique, nous nous dirigeons, à présent, vers cette pierre d'achoppement à l'entente cordiale entre toutes les nations qu'est resté Berlin, jadis ville féérique au pouvoir d'attraction étourdissant, aujourd'hui immense poudrière où se déchainent, frénétiquement et sans retenue, les passions les plus violentes



L'opéra allemand (Berln-Est).

où se hérissent, se bargaent, s'affrontent et se provoquent sans concession comme sans peur, les systèmes politiques les plus radicaux comme les plus hermétiques, Berlin où des frères par la chair et par l'esprit doivent se traiter en ennemis sous peine d'être accusés d'hérésie et d'être voués aux gémonies. Au-delà de la monumentale Porte de Brandebourg, au sujet de laquelle des esthètes autorisés ont émis l'avis qu'elle surpassait en majesté et en splendeur le solennel Arc de Triomphe de Paris, s'étale un éventail des monuments marquants tels l'Hôtel de Ville dit « rouge », l'Université Humboldt, la Marienkirche, l'Opéra et une pléiade de musées qui, impavides et hiératiques, président aux

destinées fragiles d'une population grouillante et laborieuse et, tout en vagabondant paresseusement dans la Stalinallee, actuellement la Karl Marx Allee, notre esprit revoit ce Potsdam, si proche, qui servit de décor aux accords historiques qui consacrerent et entérinèrent, l'émission de ce qui fut l'une des plus grandes et des plus fascinantes capitales européennes.

Mais le tableau de la République Démocratique Allemande serait tronqué d'un de ses éléments essentiels sans la vision, sans doute, austère, peut-être même sévère voire ingrate de ces gisements fabuleux de lignite, ce charbon fossile, produit de base de l'industrie est-allemande dont la production massive, que l'on peut estimer à 300 millions de tonnes, mise au service de la sidérurgie et de l'industrie chimique, a revitalisé ces centres prodigieux que sont Hoyers-Werda ou encore Lenna où les cinquante-cinq mille ouvriers attachés aux Walter Ulbricht Werke bandent, à l'unisson, leurs efforts et rappellent, avec infiniment d'à propos, que rien de stable, rien de sérieux, rien de durable ne se construit sans ce ferment humain, source des plus riches espérances.

J. B.

MIDIS DU TOURISME

11 février 1963.

Hakendover op Paasmaandag

par Louis UYTTEBROECK
et Gaston PATERNOSTRE

Professeurs à l'Ecole Technique de Tirlemont.

SANS doute, le changement du train de vie du travailleur, consécutif à l'amélioration constante de son standing social, sans doute, aussi, les progrès effarants enregistrés au cours de ces dernières décennies, dans le domaine de la technique, créant d'autres besoins, essayant d'autres désirs, ne sont-ils pas tout à fait étrangers à l'effritement de nos traditions populaires.

La soif de connaître d'autres horizons, d'évoluer sous d'autres climats n'est-elle pas indirectement la cause de la dévitalisation de ces jeux populaires qui illuminaient les dimanches de nos grands-pères; n'est-elle pas aussi à la base de la décadence généralisée de nos kermesses et fêtes de quartier, il n'y a guère encore, point de mire de toute une population insouciant qui y prenait prétexte pour extérioriser, en des épanchements primesautiers, toute son exubérance, toute sa joie aussi de goûter, sans arrière-pensée, aux plaisirs les plus simples comme les plus innocents de la vie. Sans nier, pour autant, l'incidence fâcheuse qu'exerce sur nos traditions populaires cette tendance contemporaine qui pousse, si elle ne l'encourage délibérément, l'individu à

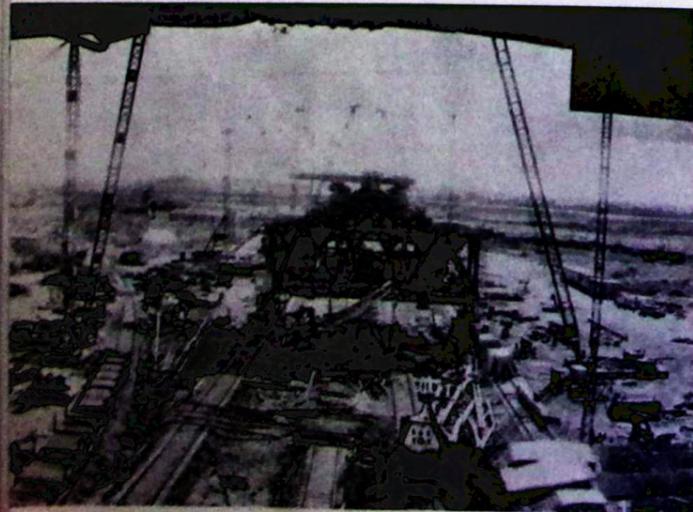
secouer, à briser ces liens séculaires qui l'unissaient à sa glèbe, à son terroir, il semble, pourtant, que ce soit cet esprit de lucre, promu au rang de souveraine discipline par des mercantis sans scrupules, qui a contribué le plus puissamment au gauchissement progressif du concept folklorique tout en entretenant, à des fins publicitaires et commerciales, une ambiance anarchique, une confusion systématique, propice au triomphe d'un matérialisme sordide qui n'attend que l'effondrement de son adversaire pour jeter le masque.

Hakendover, ce village sans ambition, écrasé par le lustre dont se drape son altièrre et puissante voisine, Tirlemont la blanche, peut-il encore déployer, chaque année, sans l'ombre d'une défaillance, des

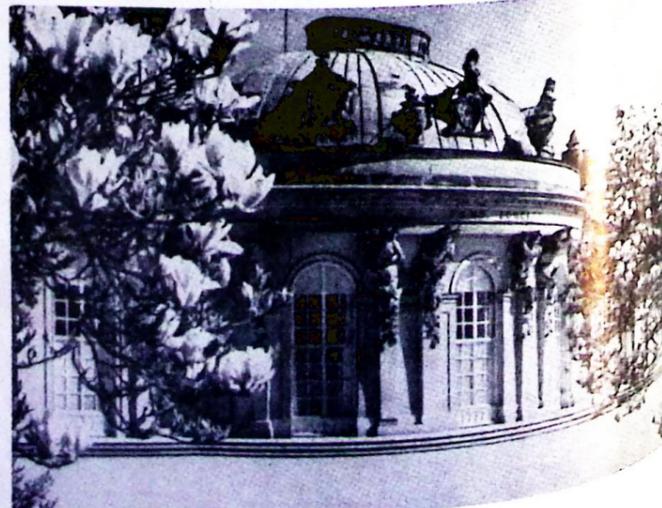
La procession des chevaux à travers champs. (D'après un dessin de A. Ost.)

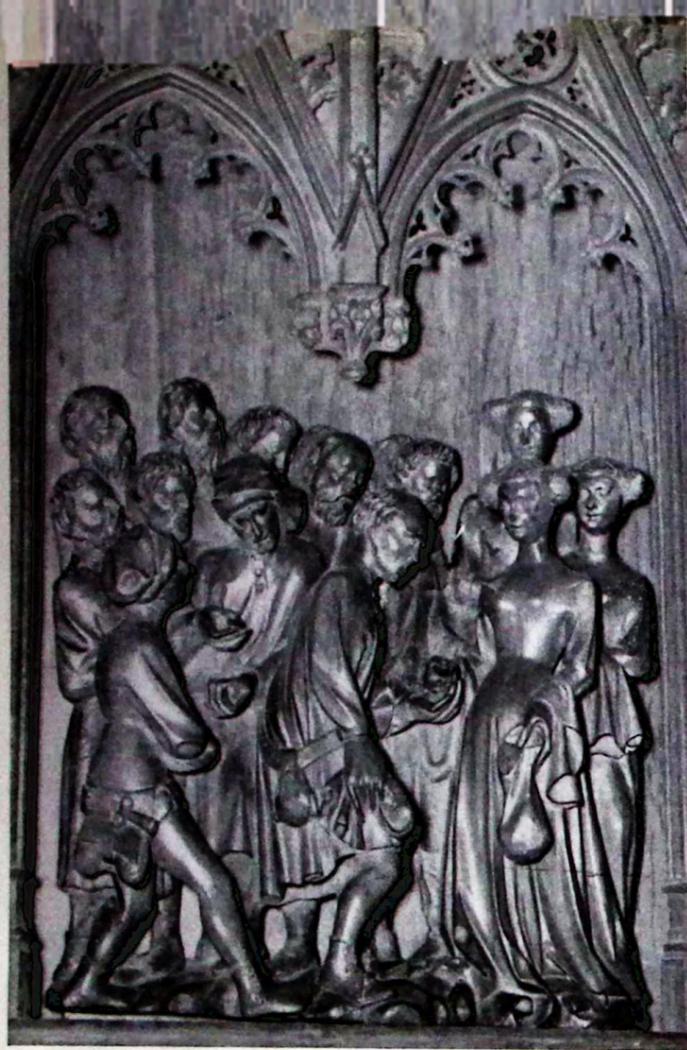


Quatre ponts transbordeurs pourvus de grues pivotantes à portée variable du nouveau port de Rostock



Le château Sans-Souci près de Potsdam (construit en 1745-47). (Photos : Marcel Hombröck.)





La paie des ouvriers.

fastes grandioses et inoubliables et rivaliser durant vingt-quatre heures en animation et en ferveur avec les centres les plus réputés et les plus courus de toute la chrétienté. Par quel sortilège, par quelle fantasmagorie, cette bourgade minuscule a-t-elle réussi à s'immuniser contre ces miasmes corrupteurs qui ont étouffé et asphyxié de bien plus vigoureuses cités et continué-t-elle d'étaler, avec une candeur qui n'a d'égale que sa modestie, sa provocante jeunesse. Vierge sage sur laquelle les siècles n'ont pas de prise, Hakendover puise-t-elle vraiment le secret de son éternelle jouvence dans cette légende dorée, qui, en l'an de grâce 690, lui dédia une des pages les plus sublimes comme les plus touchantes de sa multiple et fabuleuse épopée, perpétuant encore, de nos jours, ce prodige que le Seigneur, en personne opéra au temps heureux où la foi soulevait encore les montagnes ?

Oyons donc, la très extraordinaire et pourtant très touchante aventure de ces trois sœurs de sang royal telle qu'on la conte encore au coin de l'âtre durant les longues vieilles d'hiver. Ames privilégiées, mystiquement unies au Sauveur, nos trois jouvencelles décidèrent de sacrifier à Dieu leur virginité et de construire une église en l'honneur du Divin Rédempteur. Avec cette impétuosité inhérente à leur jeunesse, elles œuvrèrent, sans plus tarder, et, ayant réuni les fonds indispensables, entamèrent cet ouvrage, dévorées par le désir de connaître et de goûter cette indescriptible félicité qui, elles le

sentaient déjà confusément, prendrait possession de tout leur être au sublime instant de la consécration du sanctuaire. Un tel désintéressement, une telle abnégation méritaient, à coup sûr, sinon cette récompense promise aux justes, du moins un geste de reconnaissance, de gratitude, voire de simple encouragement de la part du Très Haut. Jugez, dès lors, du désappointement, de l'amertume qui s'empara de nos gracieuses demoiselles lorsqu'elles constatèrent que le travail entrepris le jour était méthodiquement démoli, une fois la nuit venue. Décontenancées, désaxées par cette explosion de hargne vindicative, par la bassesse aussi du procédé, nos dévotes étaient prêtes à douter de tout, même de Dieu, et à sombrer dans l'affliction et le désespoir lorsque le Souverain Maître, ému lui-même à la vue d'une telle désolation délégua un ange de sa milice céleste pour leur indiquer l'endroit où il plaisait à Dieu de voir s'élever un temple.

Si le moindre doute au sujet des désirs formels du Seigneur subsistait encore dans l'esprit de nos vierges, l'inoubliable spectacle qui les attendait au lieu choisi par le Très Haut eût tôt fait de le dissiper. Imaginez au cœur d'un hiver particulièrement rigoureux, tranchant avec l'éclat immaculé de la neige triomphante, une exquise pelouse à l'herbe tendre, piquée de mille espèces odoriférantes que délimitait un fil de soie rouge. C'est ainsi que le plus grand architecte de l'univers, désireux sans doute de manifester son omnipotence avait fixé, lui-même, le tracé de son église, poussant son goût de l'ordonnance jusqu'à charger une tendre aubépine au parfum suave de marquer l'emplacement réservé à l'autel. Bénéficiant de pareils auspices, la construction, désormais, irait bon train d'autant plus que les douze ouvriers triés parmi les meilleurs de la région et qui s'affairaient avec un courage et une tenacité jamais démentis, se voyaient dépassés, surpassés, supplantés en ardeur comme en capacité par un treizième travailleur que nul n'avait embauché, dont nul ne connaissait les origines et qui poussait l'effacement jusqu'à refuser de partager le couvert de ses compagnons, qui poussait le scrupule ou le désintéressement jusqu'à négliger de se présenter les jours de paie pour toucher la juste rémunération afférente à ses loyaux et zélés services.

Non content de cette collaboration aussi active qu'efficace, car tous et chacun auront reconnu, sous les traits burinés de l'humble tâcheron, le Seigneur en personne, Dieu voulut parachever son œuvre en consacrant lui-même le sanctuaire, jetant, du même coup, l'anathème sur tous ceux qui prétendraient le bénir après lui. Plus tard deux évêques respectables, péchant, peut-être par incrédulité ou plus simplement par souci de respecter les rites traditionnels de la consécration et de la dédication osèrent braver cet interdit. Mal leur en prit puisqu'en cours de cérémonie, ils furent frappés cruellement dans leur chair, l'un perdant la vue, l'autre se voyant pétrifié sur place. Mais si le courroux divin est prompt, sa mansuétude est infinie et c'est sur une absolution générale que s'achève ce fascinant récit.

Telle est la légende d'Hakendover, telle on la narrerait il y a plus d'un millénaire, telle on la retrouve, aujourd'hui, ductile, peut-être, dans la forme mais immuable dans le fond. Cette pérennité, cette immutabilité de la version originale qui a laissé confondu plus d'un historien averti de l'aisance surprenante avec laquelle l'imagination populaire, dès l'instant où elle est débridée, peut bousculer, déformer, triturer les événements au gré de sa fantaisie, de son caprice ou de ses besoins, ont trouvé un solide autant que précieux allié dans le fameux

retable du XIV^e siècle, inestimable joyau de l'église d'Hakendover qui, en évoquant avec une grâce, une finesse et une fraîcheur incomparables les principaux épisodes de la légende à l'aide de treize petites scènes d'un réalisme saisissant, est parvenu à figer, à immobiliser, à fossiliser le récit, l'immunisant, du même coup, contre les conséquences déplorables, contre les effets morbifiques, contre les séquelles incommensurables que l'esprit, libre de toute entrave, est susceptible d'entraîner.

Pareillement initiés sur les origines d'un culte dont certains traits extravagants voire fantasques heurtent toujours le profane, nous voici parés pour nous mêler discrètement aux flots impétueux, qui, dès l'aube du lundi de Pâques, charrient, par monts et par vaux, leurs cohortes indisciplinées de pèlerins avides de fouler, de palper, de malaxer la glèbe d'Hakendover, promue pour un jour au rang de nouvelle terre promise. A cette fin, empruntons, à la sortie de Tirlémont, le chemin des écoliers, et, à l'exemple de nos pères, glissons-nous, sans bruit, vers cette petite chapelle de Grimde, consacrée à Notre-Dame, non sans avoir contemplé, au passage, les trois tumuli gallo-romains que la croyance populaire considéra longtemps comme la sépulture des trois sœurs de la légende. Dans cet oratoire se perpétue un rite assez curieux, placé sous le patronage de saint Maur. Les pèlerins s'y bousculent, impatients qu'ils sont de se coiffer d'une des couronnes de fer forgé qui garnissent une desserte. Dans ce flux et ce reflux qui n'est pas sans évoquer irrésistiblement le climat fébrile de nos grands magasins, à l'époque des soldes, chacun n'a de cesse qu'après avoir déniché le couvre-chef à sa mesure. Le jeu en vaut d'ailleurs la chandelle puisque cette pratique leur assure, la foi aidant, la délivrance des maux de tête persistants tant pour eux que pour leur progéniture.

On aimerait s'attarder dans cette chapelle mais la foule aveugle est sans pitié et nous voici déjà catapultés en rase campagne au milieu d'un monde bigarré de loqueteux, de souffreteux, de quinquans, d'estropiés, de paralytiques, de gueux vrais ou faux qui imploront notre commisération d'un regard que ponctuent les tintements discordants d'ustensiles les plus hétéroclites. Spectacle haut en couleurs que

cette reconstitution, en plein XX^e siècle, d'une Cour des Miracles aussi anarchique que grinçante. Hélas, le temps nous manque pour méditer sur les misères de la condition humaine car, déjà, tel un gouffre vorace, le sanctuaire d'Hakendover nous happe à l'instant où retentissent sous les voûtes gothiques, les premiers chants liturgiques qu'orchestre avec majesté et componction, la statue miraculeuse du Sauveur, objet de toutes les convoitises du peuple. Dehors l'ambiance est haletante. Nul n'entend quitter ce lieu saint sans garnir son escarcelle de cette terre du cimetière aux propriétés magiques. Interrogez les paysans, ils vous diront comment mélangée à la nourriture des animaux, elle les prémunit contre les maladies, comment elle élimine à jamais des greniers les rongeurs de tout poil et de tout gabarit. Ils vous diront bien d'autres choses encore que seul le vent emportera car le ressac humain, qui ne connaît nulle pitié, nous a déjà rejeté en pleine campagne là, précisément, où se déroulera, dans quelques instants, le dernier acte de cette gigantesque épopée.

Combien sont-ils de fidèles, de curieux, de touristes à piétiner allègrement les champs ensemencés où affleurent, déjà, riches en promesses, les moissons naissantes ? Quarante mille, cinquante mille, soixante mille, peut-être ? Ici, encore la divinité semble prendre plaisir à brouiller les cartes comme si elle voulait se réserver l'apanage de l'estimation. Et tandis que de superbes et fringants chevaux montés par de téméraires et impavides écuyers exécutent autour ce magma humain le plus fantastique et le plus frénétique des rondeaux et que s'élève vers le ciel un immense cri d'allégresse, le rideau tombe lentement sur un des passionnants Mystères de tous les temps.

Doublé d'une magistrale étude artistique, axée sur le retable renforcé par un commentaire d'une édifiante sobriété dont la constante rigueur scientifique n'excluait pas, pour autant, le trait acide d'un humour primesautier, l'exposé de MM. Louis Uytbroeck et Gaston Paternostre, les distingués professeurs de l'Ecole technique de Tirlémont, fit revivre fort à propos une tranche de nos traditions populaires brabançonnaises.

Yves BOYEN.

La procession se déroule.



Comment enseigner à nos élèves ce qu'est la LIBERTÉ

JUSQU'À présent, c'est au cours d'histoire, que s'expliquait à l'école, la notion de liberté. Pour chaque période, le professeur s'évertuait à dégager quelles y étaient les formes de liberté en usage. Cela peut paraître à la fois trop abstrait et trop fragmentaire.

Tous nos lecteurs connaissent bien M. Emile Lousse, professeur à l'Université de Louvain.

Eh bien, le professeur Lousse s'est penché sur cet épineux et passionnant problème. C'est ainsi qu'au cours d'une conférence de presse, tenue à Anvers, il a eu l'occasion de préciser ses idées qui consistent à donner des vues d'ensemble plus claires et plus justes aux étudiants.

M. Lousse envisage la Liberté comme telle, résultante de toutes les libertés particulières, les privilèges et les droits qu'il a relevés au cours de l'Histoire. Il tient à démontrer que l'idée de liberté se rencontre inévitablement dans toute société humaine et que le développement de la liberté s'opère de telle façon qu'on peut la représenter par l'image d'un arbre. C'est pourquoi, il a intitulé son étude et son tableau : L'ARBRE DE LA LIBERTÉ ET DU DROIT.

Il nous faut dire que déjà à l'Exposition Universelle et Internationale de Bruxelles 1958, le pavillon du Conseil de l'Europe en présentait une première réalisation.

Cet arbre dont la croissance peut être entravée par ouragans et tempêtes est pourvu d'un tronc puissant formé de plusieurs parties qui nous font remonter aux premières périodes de l'histoire. Ses ultimes ramifications nous font arriver aux réalisations contemporaines telles qu'en proposent l'U.N.E.S.C.O., l'O.E.C.E. etc...

Ce tableau peut être lu horizontalement et verticalement.

Verticalement l'arbre compte quatre sections : tout d'abord les origines de la Liberté qui se retrouvent dans l'Antiquité (non seulement l'Antiquité grecoromaine, mais la période carthaginoise et hébraïque) et le Haut Moyen Age; ensuite son développement au cours du Moyen Age et des Temps Modernes jusqu'à la Révolution française; ensuite la période du Libéralisme; enfin les organisations internationales actuelles.

Horizontalement nous pouvons suivre sur ce tableau le développement des libertés réelles et personnelles dans le droit public et le droit privé.

La Liberté peut se définir : ce qui permet à l'homme de disposer de sa personne et des biens nécessaires à sa subsistance, ceci sous la protection d'une loi équitable.

Pratiquement l'Arbre de M. Lousse se présente comme un grand tableau, où sont mentionnés les différentes lois et droits. Ceux-ci sont pourvus chacun d'une ou plusieurs lumières colorées. La couleur indiquant la qualification de la Liberté.

Ce tableau a été exécuté par le Centre pour la rénovation de l'Enseignement (Centrum voor Onderwijsvernieuwing) dont le siège est à Anvers (Directeur : M. Lommers).

Il va de soi que la réalisation d'un tel tableau coûte fort cher. Aussi M. Lousse met-il à la disposition des intéressés des schémas accompagnés de notes explicatives.

Tous les professeurs donc pourront expliquer avec encore plus de clarté qu'auparavant ce qu'est la Liberté, où on en trouve les premiers aspects, comment elle se développe. L'élève pourra ainsi apprendre quelles sont SES responsabilités dans un monde où tout homme a le droit de vivre.

Espérons que le tableau du professeur Lousse pourra aider les hommes de demain à prendre davantage conscience de tous leurs devoirs civiques en vue de sauvegarder la liberté de leurs frères.

Lucie van CASTER.

Un prix littéraire à Jean Charles

Le 9 mars prochain, au cours d'une séance académique, les élèves de l'Athénée de Bruxelles remettront, solennellement, un Manneken-Pis en or et une charte d'admiration à l'auteur français Jean Charles pour son livre « La Foire aux Cancres ».

C'est la première fois qu'un prix littéraire est attribué par les élèves d'un établissement moyen.

M. Schmitz, préfet de l'Athénée de Bruxelles, qui a réussi à placer toutes les activités de son école sur le plan sentimental, ne cache pas l'origine de ce prix littéraire :

— Les élèves de mon établissement s'unissent pour éditer « Rouge et Vert », journal étudiant qui a un caractère très généralement social et qui n'est pas rédigé seulement comme beaucoup de journaux d'étudiants par les élèves de rhétorique. Ici toutes les classes collaborent au journal et celui-ci est l'outil d'un mouvement fraternel dirigé au gré des élèves, tantôt vers l'aide aux lépreux, l'improvisation de deux orchestres pour la fête de Noël, tantôt la mise sur pied d'une représentation théâtrale, d'un tournoi de football, etc. C'est ainsi qu'est née aussi l'idée de couronner un lauréat littéraire.

Cent cinquante délégués de classe ont élu Jean Charles comme prix 1962. Ils lui ont demandé de venir à Bruxelles : « puisque la moitié de son œuvre est empruntée ». Devant d'aussi gentilles accusations de plagiat, l'auteur de « La Foire aux Cancres » ne pouvait évidemment refuser.

Trésors

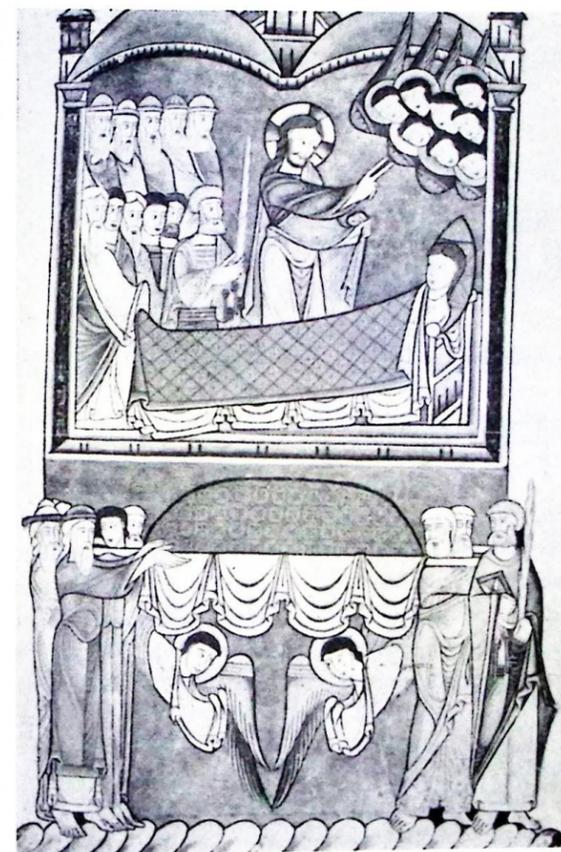
DES BIBLIOTHÈQUES ÉCOSSAISES

L'EXPOSITION « Trésors des Bibliothèques écossaises » ouverte depuis le 2 février à la Bibliothèque Albert 1^{er}, ne fermera ses portes que le 6 avril.

Les plus importantes parmi les bibliothèques écossaises représentées dans cette exposition sont : la Bibliothèque Nationale d'Écosse à Edimbourg, fondée en 1680 comme bibliothèque de la « Faculty of Advocates » et les bibliothèques des quatre universités écossaises : St Andrews (fondée en 1412), Glasgow (1451), Aberdeen (créée sous la forme de deux collèges : King's College en 1495 et Marischal College en 1593) et Edimbourg.

D'autres collections, moins vastes mais non moins intéressantes, sont, par exemple, la Bibliothèque Crawford de l'Observatoire royal, avec ses ouvrages astronomiques splendides rassemblés par le 26^e comte de Crawford, la Bibliothèque Signet à Edimbourg qui fournit des documents littéraires de grande importance et l'Abbaye bénédictine de Fort Augustus.

Cette abbaye a prêté le Marien Scot du XI^e siècle, avec notes en gaélique : aucun autre manuscrit conservé en Écosse ne contient d'attestation aussi ancienne de cette langue. Le siècle suivant fournit le chef-d'œuvre de cette exposition, le Psautier de York de



Psautier de York
Angleterre, XII^e siècle,
constitue le chef-d'œuvre de l'exposition.

la bibliothèque de l'Université de Glasgow Hunterian Library). La bibliothèque de l'Université de Glasgow contribue, pour une grande part, à l'apport en manuscrits français et flamands qui constitue l'une des caractéristiques de l'exposition qui est présentée, à l'heure actuelle, à Bruxelles.

Les livres imprimés du XV^e siècle comprennent la première œuvre typographique importante : la Bible de Gutenberg conservée à la Bibliothèque nationale d'Écosse. Beaucoup de documents plus récents intéressent surtout l'Écosse, depuis les II opuscules uniques qui représentent les premiers imprimés écossais jusqu'aux manuscrits d'auteurs du XX^e siècle, en passant par Boswell, Hume et Scott. Mais la littérature anglaise qui comprend les premières éditions de Shakespeare de

l'Université d'Edimbourg et de la Bibliothèque nationale occupe une place honorable et les ouvrages scientifiques et médicaux qui proviennent surtout de la Bibliothèque Crawford et d'Aberdeen joignent une apparence élégante au grand intérêt qu'ils offrent à l'historien des sciences.

Signalons que dans le courant de cette année, se tiendra à la Bibliothèque nationale d'Écosse à Edimbourg, l'exposition « Trésors des bibliothèques belges » organisée en échange de celle-ci.

BRUXELLES, MA VILLE

*Au fil
de mes
promenades*

REGARDONS mieux la ville où nous vivons. Par manque de curiosité, tant de choses nous restent inconnues dans des quartiers où, cependant, nous passons, sinon quotidiennement, du moins fréquemment. En voici quelques-unes épinglées au fil de mes promenades.



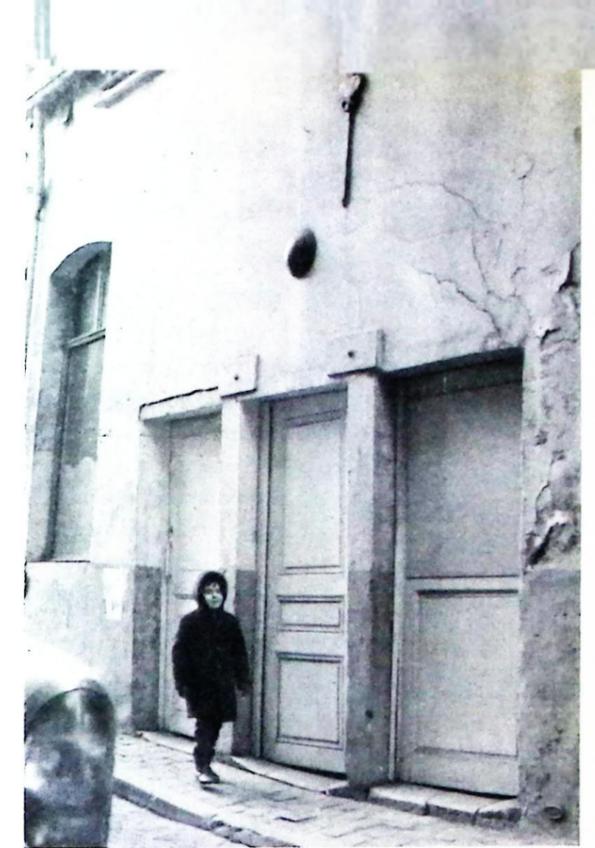
Au centre de la place Rouppe, une fontaine en marbre — jadis blanc — fut érigée en 1848 à la mémoire du premier Bourgmestre de Bruxelles (de 1830 à 1838). — Jusqu'ici tout va bien : vous la connaissez. Mais avez-vous remarqué que le personnage féminin central symbolisant la capitale est cou-

ronné d'un diadème représentant, en miniature, toute la collégiale des SS. Michel et Gudule ?

Dans la rue Rempart-des-Moines, ou « Fossé des Chartreux », j'ai vu, dégagé par de récentes démolitions, un clocheton en bois à claire-voie dont la croix embroche littéralement un coq vieillot. Il appartient à la chapelle de l'INSTITUT ROYAL POUR SOURDS-MUETS ET AVEUGLES. — Au XIV^e siècle, ce « rempart » était constitué d'un fossé et de remblais destinés à protéger le Monastère de Jéricho. Le Couvent des Dames blanches, dit de Jéricho, ou Porta Coeli, remontait au XIII^e siècle. Il fut supprimé en 1783. A travers son ancien domaine (vendu en 1787) on traça la rue de Jéricho (actuellement rue Antoine Dansaert) et le Nouveau Marché-aux-Grains, cette vaste et belle place rectangulaire ombragée de platanes (mutilés odieusement par une administration aveugle sans doute pour dévaster une beauté naturelle). On y voit une statue du sculpteur G. Van Der Linden, élevée à la gloire de J.-B. VAN HELMONT (Bruxelles 1579-Vilvorde 1644), chimiste, physiologiste, médecin, philosophe; l'un des promoteurs de la science moderne. A l'arrière-plan un beau bâtiment de style Louis XVI (actuellement Bibliothèque publique et Académie de Musique) dont le faite, formé d'une lanterne, s'orne d'un



La première maison à droite de la rue de Villers appartient au peintre Schot. Il l'a léguée à la Ville de Bruxelles à condition que celle-ci la transforme en Musée Communal. La ville a accepté.



Un des boulets du Maréchal de Villeroy encastré dans une modeste façade de la rue de Villers.

beau voilier comme girouette. — D'autres façades datent encore du XVIII^e siècle, du moins dans certaines de leurs parties.

N'est-ce pas que cette place est surprenante au centre d'une ville asphyxiée ? Elle fait penser à un chef-lieu de province.

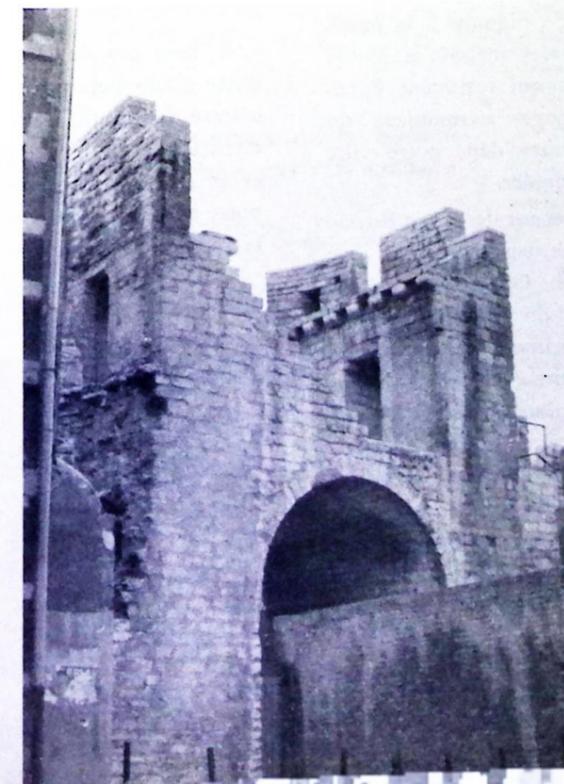
Place du Jardin-aux-fleurs un « estaminet » typiquement bruxellois éclaire tous les soirs ses fenêtres depuis l'an 1762 : « In 't Spinnekopke ». Une grosse araignée s'étale au milieu de sa toile, et sur la façade, et sur deux des vitres mates gravées à l'ancienne mode.

J'ai retrouvé trois boulets provenant de l'artillerie du maréchal de Villeroy bombardant intempe-

tivement Bruxelles en 1695, conservés dans nos murs. C'est le cas de le dire car ils ont été encastrés, l'un

dans une très modeste façade de la rue de Villers; l'autre dans une paroi de briques « espagnoles » d'un charmant petit théâtre installé en sous-sol à la Grand'place; le troisième enfin dans le mur latéral intérieur gauche de l'Eglise Saint-Nicolas, située derrière la Bourse.

Dans le lacin des ruelles étroites et pittoresques formant, le plein centre l'impasse de Schuddeveld, donnant rue des Bouchers, est l'unique impasse avec



La tour restaurée de la rue de Villers. (Photos M. Hombroeck.)



Les démolitions dans la rue Rempart-des-Moines...



... ne déconcertent pas le grand savant J.-B. Van Helmont...



... qui tourne délibérément le dos au « Spinnekopke » (Photos : André Cas.)



Les nos 38 et 39
de la place du
Grand Sablon.
(Photo
M. Hombroeck.)

arcades géminées que je
connais à Bruxelles,
pareille aux venelles
obscurées qui existent
nombreuses dans les
pays méditerranéens.

A dix minutes de là,
il faut aller revoir la
tour restaurée de la rue
de Villers depuis qu'elle
a été dégagée de la ran-
gée de maisons popu-
laires qui la masquaient depuis des siècles. Le spec-
tacle est remarquable de ce vétéran de la première
enceinte fortifiée de Bruxelles et de l'architecture
militaire du XII^e siècle.

Encore un bond pour rejoindre la rue d'Or et
admirer, dans le site entièrement transformé, la tour
dite d'Agneessens, vestige du XII^e siècle également
et de la première enceinte. Je l'ai connue s'écrasant
sombrement sur des murs qui l'entouraient de tou-
tes parts dans l'arrière-cour d'un petit café. La tour
elle-même a fait l'objet de restaurations intelligentes.
Sa découverte maintenant est permise à tous.

A la place du Grand Sablon, enregistrons avec
joie la reconstruction récente de pignons à la mode
ancienne aux maisons portant les nos 38 et 39. Il
s'agit de pignons à 9 redans qui restituent à ces
immeubles séculaires leurs visages harmonieux du
passé. — Le fait devient si rare dans notre ville
saccagée, qu'il est bon de le signaler.

A la descente des escaliers menant de la rue Royale
au Palais des Beaux-Arts (rue baron Horta), une
jolie fontaine passe inaperçue. On ne la regarde
jamais. Elle est due au ciseau du sculpteur Jacques
Marin : deux enfants chevauchent des tortues de
mer. — Les oiseaux y trouvent : dans la vasque,
fraîcheur; dans les buissons, calme et sécurité.

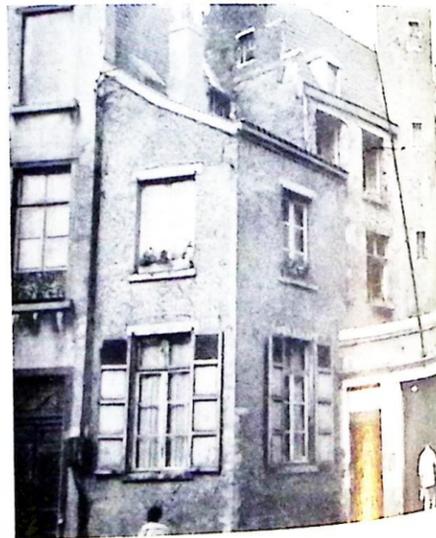
Rue du Bois Sauvage, derrière le chœur de la
Cathédrale St-Michel, l'immeuble de la fabrique
d'église (occupé depuis le XV^e siècle par les Doyens
Plébans) était — au XIII^e siècle — adossé à l'enceinte
urbaine. Dans le jardin existent toujours la tour dite
des Plébans et une partie de courtine : les plus beaux

spécimens survivants.
— La maison elle-
même, légèrement
en retrait, est flan-
quée en façade d'un
corps de logis agré-
menté d'une petite
tour ronde dont les
murs ont été déro-
chés pour laisser ap-
paraître les briques anciennes.



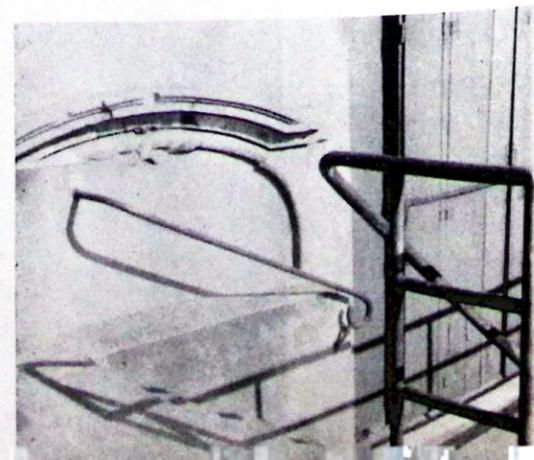
Une bien jolie fontaine
qui passe inaperçue.

Rue du
Bois-Sauvage,
la tour dite des
Plébans
existe toujours...



A deux pas de là, rue Montagne-de-Sion, à côté
d'une maisonnette promise à la démolition, se trouve
enterré (et mutilé) dans le ciment de construction
disparues et le pavé de la rue, ce qui pourrait
avoir été la partie supérieure d'un encadrement de
porte en pierre bleue, ou d'une fontaine, au temps où
la rue était située à un niveau inférieur.

Geneviève C. HEMELEERS.



La partie supérieure d'une porte en pierre
ou d'une fontaine. (Photos André Cas.)

AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS - ECHOS - AVIS -

Un « challenge du Brabant » pour arbalétriers

L'Ancien Grand Serment Royal et No-
ble des Arbalétriers — arbalète à crosse
— organise pour le dimanche 10 mars à
Bruxelles, rue des Visitandines, 3, un
« challenge du Brabant » sous le patro-
nage du Gouverneur de la province de
Brabant.

Le tir est ouvert à tous les arbalétriers
affiliés à une société dont le siège est
établi en Brabant.

3^e Prix international de Folklore « G. Pitre »

L'Azienda Autonoma di Turismo di Pa-
lermo e Monreale afin d'honorer l'œuvre
de Giuseppe Pitre et d'attirer l'attention
sur l'une des terres les plus intimement
liées à l'esprit des travaux de l'illustre
savant, ouvre le concours pour le 3^e Prix
International de Folklore « G. Pitre » ré-
servé aux livres, essais et articles appor-
tant une contribution à l'étude ou à l'his-
toire des études des traditions populaires
relatives à un pays quelconque du monde.

Les prix suivants sont institués :

- | | |
|--|--------------|
| 1 ^{er} Prix pour un livre | 1.000.000 L. |
| 2 ^e Prix pour un livre | 500.000 L. |
| 1 ^{er} Prix pour la traduction en langue
étrangère d'un ouvrage italien consacré
au folklore | 400.000 L. |
| 2 ^e Prix pour la traduction en langue
étrangère d'un essai ou d'un article
d'un folkloriste italien | 150.000 L. |
| 1 ^{er} Prix pour un essai ou un ar-
ticle | 200.000 L. |
| 2 ^e Prix pour un essai ou un ar-
ticle | 100.000 L. |
| 1 ^{er} Prix pour un livre ou un essai con-
sacré à la médecine populaire | 150.000 L. |

Le concours du Prix Pitre est libre-
ment ouvert à tous les chercheurs quels
que soient leurs titres universitaires et
sans limitation de nationalité.

Sont admis à concourir les ouvrages
parus depuis le 1^{er} janvier 1960.

Les livres, essais et articles proposés
devront parvenir le 31 août, dernier dé-
lai, à l'Azienda Autonoma di Turismo di
Palermo e Monreale — Sezione Premio
Pitre — via Libertà 91 — Palermo (res-
pectivement en quatre exemplaires pour
les livres et en huit exemplaires pour
les essais et articles) joints à une déclara-
tion de l'auteur confirmant sa partici-
pation au concours et indiquant son
adresse et son lieu de naissance.

L'attribution des Prix sera effectuée à
Palermo au mois d'octobre 1963.

Des Uclois en Valais

Au cours d'une réunion d'information
qui s'est tenue à l'Hôtel communal d'Uc-
cle, le groupement des « Amis de l'Insti-
tut technique pour garçons », que pré-
sident M. J. Dubuisson, a annoncé qu'il
avait loué, juillet et août, un grand cha-
let à Champéry, dans le Valais. Tous les
élèves fréquentant l'Institut technique
d'Uccle pourront y passer à tour de rôle
d'agréables vacances.

LES CONSEILS DE L'OFFICE DU BON LANGAGE

Ne dites pas

- Nous sommes sans pour le moment.
- Jamais cette plante ne saura pousser dans ce pot.
- Il n'y a pas d'avance.
- Je vous raurai.
- Cette dame a une belle sacoche.
- Je vous prévient de ce qu'on ne vous le redira pas.
- Je ne sais de rien.
- Une forêt ombrageuse.
- Pardonnez quelqu'un.
- Il jouit d'une mauvaise réputation.
- Il fait cru.

Dites

- Nous n'en avons plus; nous en sommes dépourvus.
- Jamais cette plante ne pourra pousser dans ce pot.
- Cela ne sert à rien. C'est peine perdue. C'est inutile. Cela n'avance à rien. Cela ne m'avance pas.
- Vous me le payerez.
- Elle a un beau sac. (On dit : la sacoche d'un facteur, d'un encaisseur.)
- Je vous prévient qu'on ne vous le redira pas.
- Je ne sais rien. (de la chose), Je ne sais rien de rien.
- Une forêt ombreuse, un cheval ombreux.
- Pardonnez quelque chose à quelqu'un.
- Il a une mauvaise réputation.
- Il fait humide.

A l'Ecole provinciale des Arts et Métiers à Nivelles

L'Amicale des Anciens Elèves de l'Académie de Musique de Nivelles organise, pour le mardi 12 mars, à 20 heures, en la salle des fêtes de l'Ecole provinciale des Arts et Métiers, un concert qui sera donné par le Grand Orchestre symphonique de Liège (75 exécutants). Au programme : des œuvres de Smetana, Grieg, Tchaïkovsky et J. Strauss.

Les fouilles de la Société d'Archéologie « Romana »

Fouiller, c'est bien. Trouver des objets
provenant de l'époque romaine, c'est
mieux. Mais ne pas faire profiter le
public des informations qui peuvent dé-
couler de ces découvertes, voilà qui est
déplorable.

C'est ce qu'a pensé la société d'archéologie « Romana », (35, avenue de Brouckère à Ganshoren). Aussi publiera-t-elle désormais à l'intention de tous les historiens et de tous les curieux des fiches où elle consignera les résultats de ses travaux. On peut apprendre déjà, que des vestiges de l'époque romaine ont été trouvés sur plus d'un kilomètre le long de la route d'Assche à Alost au lieu dit « Kalkoven ». On y a recueilli des monnaies gauloises (bronze au rameau) et six monnaies républicaines. D'autre part, le service des fouilles de l'Etat poursuit ses recherches à Montauban-Buzenol, oppidum de l'âge du fer où l'on a trouvé des vestiges du II^e siècle avant Jésus-Christ.

Joseph Delmelle à l'honneur

Le 10 février dernier, au Palais d'Egmont, notre collaborateur Joseph Delmelle a reçu, des mains de M. de Néeff, gouverneur de la province de Brabant, la Médaille d'Argent de l'Association des Artistes Professionnels de Belgique. Cette distinction lui a été accordée pour l'aide qu'il n'a cessé d'apporter par la plume, depuis de longues années, à nos artistes.

Auteur de plusieurs monographies artistiques dont une consacrée au peintre Armand Knaepen, de Tirlemont, Joseph Delmelle signe régulièrement une chronique artistique dans un quotidien et un périodique. Il assume les fonctions de rédacteur en chef de « La Voix des Artistes ».

Par ailleurs, notre collaborateur vient d'être reçu officiellement en qualité de membre titulaire à vie de l'Académie internationale de Culture française.

Rallye du Printemps 1963

Sous le haut patronage du Royal Automobile Club de Belgique, de la Fédération Touristique du Brabant, avec la collaboration du journal « Tintin » et de la photographe De Schutter, le Club de la Publicité de Bruxelles organise un Rallye du Printemps dans le Brabant le dimanche 31 mars de 13 à 18 heures pour le monde de la Publicité.

Ce Rallye se déroulera sous forme d'un jeu inspiré du Rallye automobile touristique. Le bulletin de participation doit être envoyé avant le 16 mars 1963 à M. Seyffers, 66, rue Monrose à Bruxelles 3 (Tél. 16.74.86).

Le départ aura lieu à « L'Auberge Fleurie », 42, place Alphonse Bosch (Grand'Place) à Wavre.

Les « Veaux de Mars »

Mars, qui fut pendant des siècles le premier mois du calendrier romain primitif, marque l'annuelle résurrection de la nature.

Les dictons — dont plusieurs sont célèbres — ont choisi celle-ci pour thème. Ils mettent en garde contre les beaux jours trop tôt venus.

Les giboulées, ces pluies soudaines et de peu de durée, souvent accompagnées de neige ou de grêle, constituent une spécialité de cette époque. On les appelle les « Veaux de mars ».

Un dicton numurois définit à merveille leur caractère :

« On n'est pas retiré d'une nuée qu'il arrive encore une giboulée. »

Il va de soi qu'on ne peut espérer une série de beaux jours qu'après la disparition de ces « Veaux » ! Hé, oui, la pluie n'est certes pas la bienvenue ! Témoins cet adage :

« Quand il pleut au mois de mars le laboureur est mal loti. »

Ou cet autre dicton :

« Quand mars trouve des flaques il les laisse. »

On redoute la pluie qui empêche de bien préparer les terres destinées aux prochains ensemencements ou d'épancher des engrais liquides et pulvérulents.

La neige de mars, loin d'être redoutée, est considérée comme bienfait :

« La neige de mars, c'est du fumier,
Qui remplit fenil et grenier. »

LES ORAGES SONT DE MAUVAIS AUGURE

Nos pères n'ont-ils pas constaté avec une rare justesse d'observation :

« Quand il tonne en mars, le bonhomme dit : Hélas ! Quand il tonne en avril, le bonhomme se réjouit. »

La sécheresse est ordinairement bien accueillie des cultivateurs :

« Mars sec et beau
Remplit caves et tonneaux.
Mars sec, c'est du blé partout;
Mars en pluie ravage tout. »

On fera bien d'observer l'orientation du vent le jour de la Saint-Benoît :

« Où le vent souffle le 21 mars
Il souffle jusqu'au 21 juin. »

Le vent a donc son influence. En effet :

« Si au mois de mars il fait du vent,
Nous aurons des pommes suffisamment. »

Et on s'accommode parfaitement du brouillard :

« Du brouillard en mars, bientôt il pleut, ou gèle en mai plus qu'on ne veut. »

Ou bien :

« Autant de brouillard en mars, autant de gelée en avril. »

Mais le temps idéal pour les agriculteurs, c'est :

« Mars gris, avril pluvieux, mai venteux,
Font l'an fertile et plantureux. »

Dicton confirmé par celui-ci :

« Froid mars et chaud avril,
Remplissent granges et barils. »

En mars, c'est l'époque où les jours s'allongent. Ils prennent à témoin la floraison de l'abricotier :

« Quand l'abricotier porte ses fleurs,
Les jours, les nuits ont même longueur. »

Dans les jardins, on commence la taille, le greffage et le marcottage des rosiers, des arbustes et des arbres fruitiers, car :

« Taille tôt, taille tard,
Rien ne vaut taille de mars. »

Enfin comment ne pas terminer cette revue de dictons de mars, sans constater avec une certaine suffisance qu'elle... vient comme mars en Carême !

LA SAIGNEE

En mars, la saignée était, autrefois, fort en honneur. On sait que jusqu'au XVIII^e siècle, la saignée était considérée, partout, comme un remède préventif souverain contre les maux amenés par les changements de saison.

Une maxime populaire, courante au XVII^e siècle, conseille de la pratiquer à la Sainte-Gertrude, fête qui tombe le 17 mars :

« Le jour-Gertrude bien se fait
Faire saigner du bras droit;
Celui qui ainsi le fera
Ceste année les yeux clairs aura. »

Peut-être, certains malades ou même des gens trop bien portants auraient-ils avantage à reprendre aujourd'hui encore cette pratique oubliée, qui n'était point sans présenter quelques bons côtés.

Tables géographiques des articles parus dans « BRABANT » depuis 1949

		(Suite)		
À la recherche des musées bruxellois, par Geneviève Hemeleers	1962, 7-8, p. 22		Héraldique et sigillographie des communes belges	1958, 2, p. 16
PALAIS			CORBAIS	
Palais de Justice ou quelques clichés en blanc et noir, par Albert Guislain	1962, 2, p. 6		Une pierre tombale intéressante à Corbais, par E. Bourguignon	1955, 11, p. 14
Palais de Justice ou l'injustice d'une destinée, par Albert Guislain	1961, 12, p. 32		Un petit village du Brabant wallon, par E. Bourguignon	1959, 10, p. 25
Palais de Justice ou le souvenir de Joseph Poelaert, par Albert Guislain	1962, 1, p. 6		COURT-SAINT-ETIENNE	
Le Palais Royal de Bruxelles, par Georges Winterbeek	1961, 9, p. 2		De la Dyle à l'Orneau ou de Court-Saint-Etienne à Gembloux, par E. Bourguignon	1956, 7, p. 4
PARCS			De Grez à Court-Saint-Etienne, par le Train et l'Orne, par E. Bourguignon	1960, 2, p. 18
Prestiges du Haut Sablon, par Joseph Delmelle	1958, 1, p. 4		Héraldique des communes belges	1954, 1, p. 15
La dépose et la reconstruction du « Grand Pollepel » à Bruxelles, par Philippe Dumont	1959, 9, p. 9		Cap sur Villers-la-Ville, via Moriensart et Court-Saint-Etienne, par Joseph Delmelle	1960, 7-8, p. 14
Le Parc de Bruxelles sous l'Empire, par Jean Liétard	1958, 6, p. 3		CRAINHEM	
Bruxelles, ma ville, par Geneviève Hemeleers (Petit Sablon, Pal. Egmont)	1960, 7-8, p. 7		Héraldique et sigillographie des communes de Belgique	1954, 10, p. 14
Le destin du Sablon, par Jean Cette	1961, 10, p. 6		DIEGEM	
Petites histoires du Parc royal de Bruxelles, par Georges Winterbeek	1962, 9, p. 10		Diegem	1953, 12, p. 19
PEINTRES			Vieux villages brabançons, par Emile Poumon	1957, 12, p. 7
Pourquoi Bruegel s'installa à Bruxelles, par C. Derie du Brucqueuz	1962, 6, p. 32		DIELEGEM	
À la belle époque... Dans le grenier de l'« Effort », par Yvonne du Jacquier	1963, 1, p. 8		L'abbaye de Dielegem, par Raymond Poreye	1960, 11, p. 29
PLACES			La Prélatie de Dielegem, par Robert Van den Haute	1963, 1, p. 24
La Grand-Place de Bruxelles, par André Jansen.	1956, 1, p. 5		DIEST	
Bruxelles, ma ville, par Geneviève Hemeleers (Sablon)	1956, 2, p. 7		Une visite à Diest, par L. Pousset	1949, 9, p. 1-4
Bruxelles, ma ville, par Geneviève Hemeleers (Sablon)	1960, 1, p. 2		Un trésor d'art à Diest, par Ph. Schott	1950, 4, p. 2
Bruxelles, ma ville, par Geneviève Hemeleers (Sablon)	1960, 2, p. 6		Diest	1950, 5, p. 4
Bruxelles, ma ville, par Geneviève Hemeleers (Sablon)	1960, 4, p. 16		Héraldique et sigillographie des communes de Belgique, Crainhem, Geet-Betz, Diest	1954, 10, p. 14
Bruxelles dans toute sa vérité. Du haut de la tour, par Georges Winterbeek	1961, 12, p. 14		Des 17 et 18 août prochains, rendez-vous à Diest	1957, 8-9, p. 8
PORTES			L'orfèvrerie au « Redelijk Museum » de Diest, par G. Van der Linden	1959, XI, 5, p. 22
Les entrées de Bruxelles : la Porte du Rivage, par J.-G. De Brouwere	1955, 6, p. 11		Premier bilan de l'Opération Moulins. Le nouveau moulin de Diest : symbole d'une grande espérance, par Yves Boyen	1961, 9, p. 28
Les entrées de Bruxelles : la Porte de Schaerbeek, par J.-G. De Brouwere	1957, 2, p. 8		DILBEEK	
QUAIS			Dilbeek et environs, par Maurice Dessart	1957, 10, p. 1
Bruxelles, ma ville, par Geneviève Hemeleers	1961, 2, p. 8		Entre ville et campagne... voici Dilbeek, par Joseph Delmelle	1961, 7-8, p. 6
RUES			DION-LE-VAL	
Variations sur les noms de rues, par Georges-Marie Mathijs	1956, 3, p. 5		Notre-Dame de Basse-Wavre à Dion-le-Val	1959, XI, 11, p. 42
Bruxelles, ma ville, par Geneviève Hemeleers	1959, 10, p. 20		DROGENBOS	
Bruxelles, ma ville (rue du Chêne), par Geneviève Hemeleers	1960, 6, p. 8		Héraldique des communes belges : Drogenbos	1957, 12, p. 16
Halle rue de la Montagne, par Joseph Delmelle	1961, 1, p. 3		ELEWIJIT	
Bruxelles, ma ville (rue de la Grande-Île), par Geneviève Hemeleers	1961, 1, p. 18		Vieux villages brabançons. Elewijt, par Emile Poumon	1957, 4, p. 8
Bruxelles, ma ville (rue des Navets), par Geneviève Hemeleers	1961, 7-8, p. 3		Pierre-Paul Rubens à Elewijt, par Joseph Delmelle	1962, 5, p. 7
Une grande misérable : rue des Visitandines, par Georges Winterbeek	1961, 10, p. 1		Exposition Rubens	1962, 7-8, p. 7
Rue de la Madeleine — I, par Georges Winterbeek	1962, 1, p. 3		L'histoire mouvementée du château du Steen à Elewijt, par Emile Poumon	1962, 7-8, p. 14
Rue de la Madeleine — II, par Georges Winterbeek	1962, 2, p. 1		ERPS-KWERPS	
Rue de l'Escalier, par Georges Winterbeek	1962, 4, p. 24		Héraldique et sigillographie des communes belges : Erps-Kwerps	1958, X, 5, p. 16
Un triangle maudit : Isabelle-Terarken, Putterie, Ste-Gudule, par Georges Winterbeek	1962, 7-8, p. 16		EVERE	
Bruxelles, ma ville (rue St-Jean), par Geneviève Hemeleers	1962, 11, p. 12		Mémorial anglais au cimetière de Bruxelles à Evere, « Waterloo »	1957, 6, p. 16
La rue Sainte-Catherine, par Georges Winterbeek	1962, 11, p. 15		Héraldique des communes belges... Evere	1957, 7, p. 15
Rue des Chandeliers, par Georges Winterbeek	1962, 12, p. 18		FOLX-LES-CAVES	
TRAMWAYS			Une antique localité de la Hesbaye brabançonne. Folk-les-Caves, par Willy Lassance	1956, 12, p. 8
La ligne vicinale de Saint-Josse à Louvain, par Yvonne du Jacquier	1961, 9, p. 16		FOREST	
BUDINGEN			Sainte-Alène de Forest, sa légende et son tombeau	1953, 10, p. 15
La chapelle Saint-Pierre au hameau de Hoogen à Budingem, par V.-G. Martiny	1959, 12, p. 47		L'église Sainte-Alène à Forest, par Raymond Poreye	1961, 2, p. 19
BUIZINGEN			Forest et son abbaye, par Raymond Poreye	1961, 10, p. 8
Héraldique des communes belges	1957, 7-8, p. 15		GAASBEEK	
CAMBRON-CASTEAU			Gaasbeek et son château, par Joseph Delmelle	1955, 10, p. 1
Héraldique des communes belges	1954, 2, p. 19		Le château de Gaasbeek, par André Jansen	1956, 3, p. 7
CHAUMONT-GISTOUX			GANSHOREN	
En roman pays de Brabant : Chaumont-Gistoux. 1ère partie : Gistoux, par Maurice Dessart	1961, 2, p. 27		Ganshoren : Saint Martin, notre patron, par Pierre Schroeder	1956, 11, p. 16
			Méditation autour du porche du défunt Heideken, par C. Derie du Brucqueuz	1962, 4, p. 27
			GEET-BETZ	
			Héraldique et sigillographie des communes belges... Geet-Betz	1954, 10, p. 14

CALENDRIER TOURISTIQUE ET FOLKLORIQUE

MARS

- 3 NIVELLES : Cortège carnavalesque.
 - 4 NIVELLES : Centre culturel : le folklore belge.
 - 9 BRUXELLES : V^e Salon des Vacances au Heysel (jusqu'au 17 mars).
- BRUXELLES, Centre international Rogier : « L'A.C.A. danse chez les Mayas ». Grand bal annuel paré et travesti de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Bruxelles.
- 10 BRUXELLES : Foire internationale de la Coiffure et de la Beauté.
AUDERGHÈM : Fêtes du Centenaire de la Commune. Te Deum : Eglise Ste-Anne.
 - 17 BRUXELLES : Eglise de la Chapelle. — Pèlerinage à St-Christophe. Bénédiction des véhicules (spécialement les autocars).
 - 19 LOUVAIN : Pèlerinage à la Chapelle de St-Joseph (jusque fin mars).
 - 23 AUDERGHÈM : Bal du Centenaire.
 - 24 AARSCHOT : Cortège carnavalesque.
HAL : Cortège carnavalesque.
ANDERLECHT : Bœuf-Gras.
WAVRE : Foire du Carnaval.

AVRIL

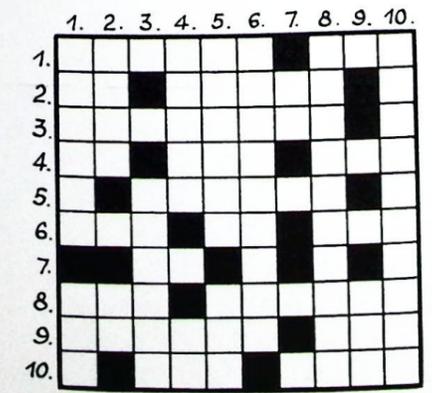
- 7 SCHAERBEEK : Grand cortège carnavalesque.
GRIMBERGEN : Concert de Carillon, tous les dimanches d'avril.
 - 14 BRAINE-L'ALLEUD : Cortège carnavalesque.
HAKENDOVER : Procession.
LEMBEEK : La Marche de St-Véron.
 - 15 WATERMAEL-BOITSFORT : Féerie lumineuse à l'occasion de la floraison des cerisiers du Japon, jusqu'au 30 avril.
 - 25 AUDERGHÈM : Arrivée du Tour de Belgique cyclistes professionnels.
 - 30 BRUXELLES : Palais du Centenaire, Foire internationale (jusqu'au 12 mai).
- ### MAI
- 4 VILVORDE : Ommegang des Géants.
 - 19 GRIMBERGEN : Procession de St-Servais.
 - 26 BRUXELLES : IX^e Congrès européen de la Brewery.
- ### JUIN
- 2 LOUVAIN : Plantation du Meyboom.
 - 3 TERVUREN : Grande procession.
 - 23 NIVELLES : 750^e anniversaire de la mort de Ste-Marie de Nivelles. Un « Jeu de Marie » et une exposition d'orfèvrerie.
 - 29 TIRLEMONT : Fête des Archers avec la participation des géants.

NOS MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 39

HORIZONTELEMENT

1. Commune du Brabant qui possède un hameau, dont Louis Veullot fut l'hôte. Hameau près d'Eppegem.



2. Fin de verbe. Nom d'une chapelle de Forest.
3. Commune de Belgique dont le château a été offert à l'Etat belge en 1921.
4. Douze mois. ... plus ultra. Lettre grecque.
5. Commune de Brabant, non loin d'Hofstade.
6. Chef-lieu d'arrondissement (Drôme). Deux lettres de Kapellen. Emission.
7. Possessif.
8. Hameau près de Lennik-Saint-Martin. Ecourte.
9. Hameau près de Malèves, qui possède un château. Anagramme de « ale », qui arrose Louvain.
10. Attache. De droite à gauche : rivière qui arrose Louvain.

VERTICALEMENT

1. Il est grand dans le nom d'une commune brabançonne, pleine d'attrait, peu fréquentée pourtant par les touristes. Hameau situé à l'extrême limite du Brabant.
2. Ville d'Afrique. Préfixe.
3. Village du Brabant sur le territoire duquel est situé le Moulin d'Amelgem.

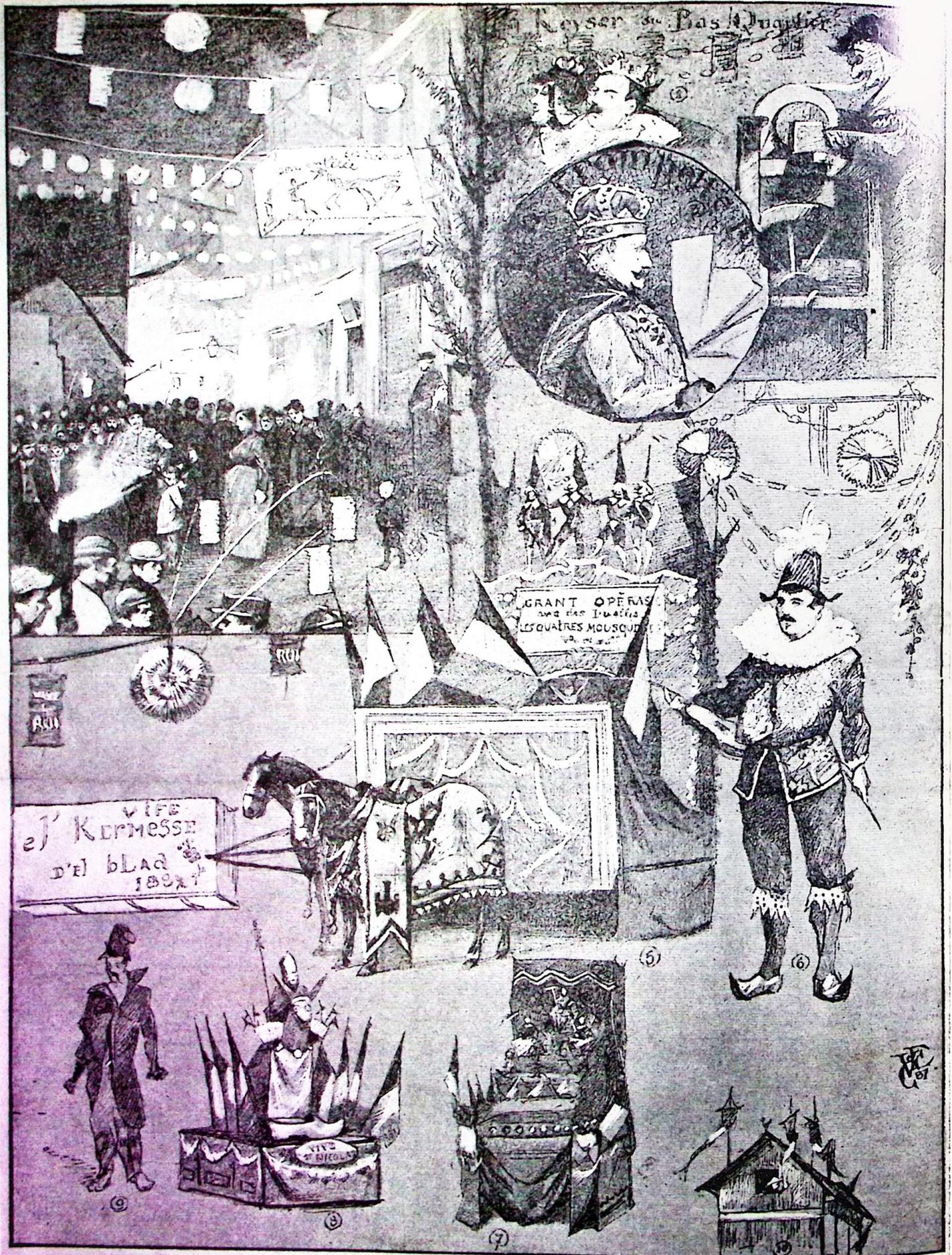
SOLUTION DU PROBLEME N° 38

1	C	O	R	B	A	I	S	E	L
2	A	R	A	A	N	O	C	T	I
3	M	I	C	H	E	L	E	N	E
4	A	V	E	R	I	L	A	D	
5	R	A	E	I	N	D	E	E	
6	G	L	I	M	E	S	R	I	K
7	O	T	E	M	E	I	S	E	
8	S	T	R	I	E	O	R		
9	M	E	R	I	V	A	U	X	K
10	A	L	E	E	U	T	N	E	

INCOURT	
La Pentecôte à Incourt	1950, 5, p. 1
ITTRE	
Héraldique des communes belges : Ittre	1958, X, 12, p. 15
Le Musée de la Forge à Ittre, par Albert Marinus	1959, XI, 6, p. 17
Une oasis de repos : Ittre	1959, XI, 10, p. 34
IXELLES	
Musée des Beaux-Arts	1955, 1, p. 1
Héraldique des communes belges : Ixelles, ...	1957, 12, p. 16
Le musée d'Ixelles, par Marcel Tugenot	1959, XI, 4, p. 9
En badaudant à Ixelles... faubourg de Bruxelles, par G. Hemeleers	1960, 9, p. 9
JAUCHE	
Héraldique des communes belges... Jauche	1954, 2, p. 19
Jauche et Jauchelette, par Emile Poumon	1960, 1, p. 20
JETTE-LEZ-BRUXELLES	
L'ancien palais Abbatial de Dielegem	1959, XI, 3, p. 24
JETTE-SAINT-PIERRE	
Héraldique des communes belges : Jette-Saint-Pierre	1959, XI, 2, p. 15
KEERBERGEN	
A Keerbergen, Tremelo et environs, par Emile Poumon	1960, 11, p. 32
KERKOM-LEZ-TIRLEMONT	
Héraldique des communes belges : Kerkom-lez-Tirlemont	1956, 12, p. 16
KORBEEK-DIJLE	
Héraldique des communes de Belgique : Korbeek-Dijle	1956, 8-9, p. 16
KORTENBERG	
Héraldique des communes belges... Kortenberg	1957, 12, p. 16
KORTRIJK-DUTSEL	
La relance économique du Brabant : Kortrijk-Dutssel première fraisière du Brabant, par Yves Boyen	1960, 7-8, p. 37
KUMTICH	
L'église de Kumtich	1951, 10, p. 5
LAEKEN	
Apprenons à connaître la région où se trouve située la future Exposition Universelle et Internationale : Laeken, par Maurice Dessart	1958, X, 3, p. 1
Internationale : Laeken, par Maurice Dessart	1958, X, 6, p. 6
1959, XI, 12, p. 28	
Les serres royales de Laeken, par Raymond Poreye	1961, 4, p. 6
Les serres royales de Laeken, par Raymond Poreye	1961, 7, p. 6
LA HULPE	
Héraldique des Communes belges : La Hulpe	1957, 7, p. 15
De Boitsfort à La Hulpe (en suivant la 430... par Joseph Delmelle	1960, 6, p. 18
LEAU	
Léau, par Albert Marinus	1951, 4, p. 1
Léau et l'iconographie, par L. Poussot	1951, 5, p. 1
LEEFDAAL	
La chapelle Notre-Dame de Puttebos à Leefdaal, par R. Néve de Mévergnies	1962, 10, p. 53
LENNIK-SAINT-MARTIN	
Les deux Lennik, par Joseph Delmelle	1959, XI, 10, p. 13
LENNIK-SAINT-QUENTIN	
L'église de Lennik-Saint-Quentin, par J. Ver-cruysse	1957, 4, p. 3
Les deux Lennik, par Joseph Delmelle	1959, XI, 10, p. 13
LEEUW-SAINT-PIERRE	
Attrait de Leeuw-Saint-Pierre, par Joseph Delmelle	1958, X, 12, p. 7
LIEDEKERKE	
Héraldique des communes belges : ... Liedekerke.	1957, 7, p. 15
LIMAL	
La tombe du chien, par E. Bourguignon	1954, 12, p. 13
La tour de Grimoraye à Limal, par Ch. De Vos	1956, 5, p. 5
La tombe du chien	1955, 8-9, p. 13
Limal, ses charmes, son passé, par Ch. De Vos	1960, 7-8, p. 13
A propos de la crypte funéraire de l'église Saint-Martin à Limal, par V.-G. Martiny	1961, 9, p. 23
Le moulin de Limal et son meunier, par Ch. De Vos	1962, 11, p. 28
LINKEBEEK	
Linkebeek de mes rêves, par C. Derie du Bruncaquez	1961, 7-8, p. 12
LOMBEEK-NOTRE-DAME	
Dans le vallon où se niche LombEEK-Notre-Dame, par Geneviève C. Hemeleers	1962, 4, p. 33
LOMBEEK-SAINTE-CATHERINE	
Héraldique des communes belges : LombEEK-Sainte-Catherine	1959, XI, 8, p. 39

(A suivre.)

GENAPPE	
Un village brabançon dans la tourmente en 1815, par Théo Fleischmann	1956, 6, p. 5
Genappe et la tragédie de 1815, par Yves Boyen	1961, 11, p. 42
GENTINNES	
De la Dyle à l'Orneau ou de Court-Saint-Etienne à Gembloux, par E. Bourguignon	1956, 7, p. 4
GISTOUX	
En roman pays de Brabant : Chaumont-Gistoux — 1ère partie : Gistoux, par Maurice Dessart	1961, 2, p. 27
GLABBEK-ZUURBEMDE	
III ^e exposition nationale de prunes	1959, XI, 9, p. 34
GRAND-BIGARD	
Grand-Bigard, par Maurice Dessart	1958, X, 11, p. 4
Le château de Grand-Bigard ouvre ses portes, par Yves Boyen	1961, 7-8, p. 38
GREZ	
De Grez à Court-Saint-Etienne par le Train et l'Orne, par E. Bourguignon	1960, 2, p. 18
GRIMBERGEN	
Grimbergen, par Emile Poumon	1954, 10, p. 1
Héraldique des communes de Belgique : Grimbergen...	1956, 10, p. 16
Il y a 3 siècles, le 1 ^{er} avril 1660, Grimbergen posait la première pierre de son église, par Joseph Delmelle	1960, 3, p. 7
Grimbergen, par Raymond Poreye	1961, 6, p. 30
GROENENDAEL	
De Boitsfort à La Hulpe (en suivant la 430...), par Joseph Delmelle	1960, 6, p. 18
HAKENDOVER	
Pâques à Hakendover, par Paul Dewalshens	1956, 3, p. 1
Hakendover, par P. Giraud	1961, 4, p. 20
Le Polyptyque d'Hakendover, par Jean Cette	1962, 4, p. 17
HAL	
Hal et les environs, par Fr. Sablon	1953, 6, p. 1
La crypte gothique de la Basilique	1953, 7-8, p. 5
Notre-Dame de Hal et son imposant trésor, par Remy De Roeck	1959, XI, 11, p. 18
Une digue du Moyen Age à Hal, par René Borremans	1961, 1, p. 23
HALLE-BOOIENHOVEN	
Héraldique et sigillographie des communes de Belgique... Halle-Booienhoven	1954, 10, p. 14
HEVERLE	
Héraldique des communes de Belgique, ... Héverlé	1955, 7, p. 16
Le site des Eaux-Douces, par Joseph Delmelle	1956, 10, p. 3
L'Abbaye de Parc-le-Duc à Héverlé, par Joseph Delmelle	1957, 10, p. 5
1957, 12, p. 1	
Pour visiter Héverlé, par E. Lousse	1960, 6, p. 22
De la Dyle à l'Orneau ou de Court-Saint-Etienne à Gembloux, par E. Bourguignon	1956, 7, p. 4
HOEGAARDEN	
Vieux villages brabançons, par Emile Poumon	1960, 3, p. 23
HOEILAART	
Héraldique des communes belges... Hoeilaart	1954, 1, p. 15
Hoeilaart (Histoire de la viticulture belge)	1954, 8-9, p. 10
Hoeilaart, la ville de verre, par Pierre Giraud	1956, 8-9, p. 1
Hoeilaart aux deux visages, par Yves Boyen	1959, XI, 9, p. 32
Hoeilaart fête ses vendanges, par Yves Boyen	1959, XI, 11, p. 34
Hoeilaart nous a conté... par Yves Boyen	1960, 11, p. 36
Charmes du Val d'Ysse, par Emile Poumon	1961, 3, p. 8
HOFSTADE	
Domaine de l'Etat à Hofstade (lez-Malines)	1954, 5, p. 7
Domaine de l'Etat à Hofstade	1957, 8-9, p. 3
1959, XI, 2, p. 16	
HOTTOMONT	
De Perwez à Grand-Rosière - Hottomont, par Paul Coppe	1954, 7, p. 7
HOUWAART	
Village typique du Hageland, par E. Op de Beek	1962, 11, p. 24
HUIZINGEN	
Le Domaine Provincial de Huizingen, par A. Bal	1954, 5, p. 1
Château et domaine d'Huizingen en Brabant, par Charles Thomas	1958, X, 5, p. 4
HULDENBERG	
Charmes du Val d'Ysse, par E. Poinsson (N.-D.-au-Bois, Hoeilaart, Overijssse, ... Loonbeek, Neerijse)	1961, 3, p. 8
HUMBEEK	
Un vieux village brabançon : Humbeek, par Maurice Dessart	1960, 1, p. 29
HUMELGEM	
Humelgem, terre d'art et d'histoire, par M. Brungrat	1960, 2, p. 11



1. Ce qui manque à la meilleure femme.
2. L'empereur du Bas-Quartier et sa femme.
3. Jan Trompette 1^{er}, roi des Marolles.

4. La retraite, illumination générale.
5. Le chor du théâtre des Pouchenellen de Toon.
6. Un président de Bult-Karkas.
7. Le char de la rue de la Prévoyance.

8. St Nicolas.
9. Un déserteur.
10. Le dernier char; à la lucarne, le garde-champêtre.

La Kermesse des Marolles